

# René Hervieu dans Point Gauche !

J'ai beaucoup admiré René Hervieu, un artiste complet.

Parmi les multiples projets de livres que je reportais de jour en jour, il y avait le bilan de son action dans *Point Gauche !* J'avais pris la collection du journal et recopié ses interventions (le journal était dans un format que je n'ai plus).

Tout a commencé par l'Algérie, par l'émotion ressentie devant des assassinats qui le touchaient directement, personnellement. Et l'émotion a toujours été sa règle d'écriture. L'émotion c'était aussi de réagir face à l'œuvre de Rosendo Li qu'il admirait.

René Hervieu avait écrit :

« Léautaud est mort trop tard.

Léotard est mort trop tôt.

Chacun fait ce qu'il peut. »

Et j'ajoute : Hervieu n'est pas mort vieux.

Il avait participé aux batailles politiques et en cette année 2018 qui approche, cet ancien du PSU aurait eu beaucoup à dire sur Mai 68 (son poème sur le sujet prend d'autant plus de valeur). Candidat aux municipales de 1983 avec *l'Autre gauche* conduite par René Souleil, il était aussi présent en 1989 sur la liste équivalente conduite par Louisa Bakir bien que le PSU ait accepté une place avec le PS.

## Liste des articles :

- N° 10 (janvier 1994) : Algérie, le temps des assassins  
N° 15 (novembre 1994) : Algérie, le temps de la Résistance  
N° 31 (juillet 1997) : Lecture d'un tableau de Rosendo Li  
N° 33 (novembre 1997) : Il faudrait dormir  
N° 34 et 35 : (janvier et mars 1998) : Rencontre avec Rachid Boudjedra (propos recueillis avec Colette Berthès)  
N° 55 (septembre 2001) : Urgence  
N° 57 (janvier 2002) : Poètes circulez  
N° 58 (mars 2002) : Victor Hugo, un vivant parmi nous  
N° 59 (mai 2002) : Paternité (photocollage)  
N° 60 (juillet 2002) : Bleu de France  
N° 61 (septembre 2002) : L'entreprise Jean Claude Fournié  
N° 63 (janvier 2003) : Souriez vous êtes fliqués  
N° 64 (février 2003) : Cloana, criez pour nous !  
N° 65 (avril 2003) : Quelle connerie la guerre  
N° 66 (juin 2003) : Bellum humanum  
N° 72 (Mars 2004) : Planète Véga (poème)  
N° 79 (mars 2005) : Tentative de vol  
N° 83 (novembre 2005) : Ecran total  
N° 85 (février 2006) : Chirac for ever  
N° 90 (novembre 2006) : GOOAALL... !!!  
N° 92 (mars 2007) : Rencontre avec Rachid Koraïchi (avec Colette Berthès) ; Fournié K2 Figure  
N° 97 (décembre 2008) : Dépression ; L'Héritage ; suite de la rencontre avec Koraïchi ; Satire (poème)

N° 98 (mars 2008) : Chirac for ever ; Mai 68  
(poème) : Dessins et des seins  
N° 100 (août 2008) : Sur, Le sang des poètes  
N°104 (avril 2009) : Sefero, ce soldat...  
N° 105 (juin 2009) : Sur la place ; Des mots pour le  
«dire» (poème)  
N° 106 (dernier numéro) : Des armes au poing ;  
Chronique d'une mort annoncée ; Poètes vos papiers  
(poèmes)

# N° 10 (janvier 1994)

## Algérie, Le Temps des assassins

*René Hervieu, actif dans la vie associative montalbanaise, apporte ici, son témoignage sur les événements récents de l'Algérie. Il évoque le CISIA qui vient de publier un recueil d'articles de l'écrivain Tahar Djaout (pour le prix de 50F). Nous nous devons d'inciter nos lecteurs à commander ce document. Nous nous sommes permis pour illustrer cet article de donner en réduction le dessin qui orne la première page. La rédaction.*

Un matin de juin 1993, Mafhoud BOUCEBCI, psychiatre algérien de renommée internationale, est mort à Alger, assassiné, cinquième victime (à cette époque) d'un terrorisme fanatique ou d'une organisation meurtrière, folle, mais déterminée.

Le hasard des choses de la vie avait fait que nous avions été quelques uns, résidant désormais dans le Sud-ouest, à travailler à ses côtés durant quelques années au centre « Les Oliviers » et à avoir pu apprécier ses qualités professionnelles et humaines. Sa mort a particulièrement bouleversé tous ceux-là qui l'ont connu.

Parce que cette mort est celle d'un ami ; parce que c'est celle d'un homme musulman éclairé, qui a, toute sa vie, prouvé les valeurs de tolérance et de progrès de l'Islam ; parce que c'est celle d'un intellectuel qui ne cachait pas son opposition au parti

unique au pouvoir depuis plus de trente ans, ni son aversion pour le Front Islamique ; bref, parce que c'est l'injuste et inadmissible disparition d'un homme de courage et de dialogue qui avait cru pouvoir, dans son pays, vivre dans la liberté de sa pensée et de ses actes, comme dans l'affirmation de son identité berbère et francophone.

Gageure sans doute inacceptable pour les deux parties (ou partis) en présence qui semblent avoir choisi la voie, pour ce pays, d'un duel fratricide, oblitérant pour longtemps toute chance de mettre en œuvre la recherche d'une solution démocratique pour l'Algérie.

Mais, au-delà de la tristesse que cause la perte d'un être cher, la mort du Professeur BOUCEBCI, ainsi organisée, nous a aussi plongés dans l'inquiétude.

Inquiétude suscitée par les errements d'un pays, déjà meurtri par une longue lutte de libération, et la désespérance d'un peuple livré à la dérive, se perdant jour après jour dans les brumes d'une désorganisation politique et du démantèlement de son tissu social, en tentant de garder la tête hors de l'eau ensanglantée que génère un terrorisme forcené que personne ne sait plus vraiment identifier.

Inquiétude que peuvent provoquer les égarements d'un pays ami, presque frère. Quand les égarements frôlent la tragédie d'un peuple et l'éclatement de l'identité nationale, on ne peut que tenter de réagir contre l'usage insensé des balles et la silencieuse folie des armes blanches.

Y-a-t-il une autre façon de le faire d'un trait de plume trop dérisoire, que d'appeler avec le CISA à rompre le silence ?

Pour que Tahar Djaout, Hafid Senhardi, Djili Lyabes, Laadi Flici, M'Hamed Boudkhobza et tous ceux qui tombent encore là-bas, moins connus, moins illustres, ne soient pas ensevelis sous le mutisme, il importe de ne rien taire du « Temps des assassins ».

René Hervieu

CISA : Comité international de soutien aux intellectuels algériens, 105 Boulevard Raspail 75006 Paris

# N° 15 (novembre 1994)

## Algérie, le temps de la Résistance

Bien sûr, le sort de l'Algérie m'inquiète, comme beaucoup de mes concitoyens, parce que j'y ai vécu un peu de temps et qu'avec ce pays, j'ai des attaches,... comme on dit.

Bien sûr, les meurtres quotidiens, les pressions, les intimidations, perpétrés désormais par dizaines, me révoltent et m'insurgent, comme m'a révolté le meurtre inacceptable, en Juin 93, d'un de mes maîtres et ami, le Professeur Boucebcı (cf. n°10 Point Gauche !).

Depuis, beaucoup d'autres assassinats ont suivi, jusqu'à ceux d'Abdelkader Allouah, dramaturge tué à Oran, et maintenant de Cheb Hasni, une des figures les plus populaires de la musique "Raï". Mais nous n'évoquons là que les plus illustres... et toutes les autres victimes de cette tragédie nationale viennent alourdir le poids dans la balance de l'insupportable.

Aussi, la réflexion sur le drame algérien m'amène-t-elle, au bout du compte, à considérer les choses autrement qu'en termes personnels.

... Parce que le temps qui passe, ... et c'est là-bas, celui des ASSASSINS, nous apporte chaque jour son lot de cadavres innocents, anonymes ou célèbres, victimes de "ces monstres qui éteignent les étoiles", comme pouvait encore le chanter, récemment, Lounès MATOUB enlevé lui aussi par une armée des ombres qui ne dit pas son nom, puis libéré, porteur

forcé d'un inquiétant message pour la communauté berbère.

...Parce que les démocrates de ce pays, journalistes, scientifiques, artistes, ouvriers ou étudiants, sur cette terre qu'ils aspirent à défendre contre l'intégrisme dictatorial où la modernité et l'humanisme - seuls garants possibles d'une indispensable unité nationale - étaient encore pensables il y a quelques années, sont en danger de mort et qu'il faut, désormais, bien nous en convaincre.

Un temps, nous avons pu penser que l'Algérie semblait dans un terrorisme anarchique, un peu incompréhensible, mu par des factions fanatiques et difficilement identifiables.

Au fil des jours, il semble bien que s'orchestre une savante stratégie de la violence. Faisons le tour macabre des victimes ; journalistes, enseignants, médecins, magistrats, techniciens et maintenant artistes. Ajoutons-y les étrangers abattus avec un dosage savant suivant leur nationalité.

Comment douter qu'on veuille attenter à la Culture, à la Science et à la Justice de ce pays, autant qu'à son ouverture sur le monde ?

"Eradiquer toute forme de culture", c'est l'analyse que font, en tout cas, les démocrates algériens du projet politique qui se trame sous la menace intégriste. Et de cela aussi, peut-être, faut-il que nous soyons convaincus.

Il est clair que, face à cette vague terrorisante et obscurantiste, l'Algérie ne pourra survivre comme nation (et au-delà le Maghreb tout entier ?) que sur la base d'une prise en compte de toutes les composantes qui la constituent, sa diversité ethnique

et culturelle, ses multiples ramifications, arabes, berbères, juives et occidentales, tissées depuis des siècles dans le sol algérien.

Peut-être faut-il rappeler (les médias restent discrets à ce sujet) qu'un mouvement se fortifie, en Kabylie autour du combat pour la reconnaissance de l'Amazight (la langue berbère) qui, loin d'être une simple ramification régionaliste cristallise une lutte identitaire et ceci contre ce qu'ils énoncent comme une double dictature, celle du FIS et celle du FLN.

C'est sans doute de cet enracinement pluriel, enfin reconnu, que pourra germer l'arbre métissé d'une Algérie nouvelle. Et c'est précisément de cet épanouissement et de cette ouverture que les mouvements intégristes - en tout cas ceux qui tuent - ne veulent à aucun prix, plutôt partisans forcenés d'une politique de fermeture, de verrouillage et d'enfermement (celui des femmes, en particulier), déterminés à répondre par la lame à chaque trait de plume ou à chaque insistance à vouloir continuer à apprendre et à se cultiver dans la liberté d'opinion et de pensée.

En clair la résistance des intellectuels actuellement en route doit être, pour ces meurtriers, jugulée et matée dans le sang.

Admettons-nous, en France et en Europe, qu'une telle extermination - car c'est bien de cela qu'il s'agit - puisse s'accomplir dans notre silence confortable et laxiste ?

Certes, le combat pour la démocratie est d'abord celui du peuple algérien. C'est une claire évidence. Mais il appartient maintenant à ceux qui se sentent proches de ce pays amis et à ceux qui sont attachés

aux valeurs de la démocratie, où qu'elle soit, de se mobiliser pour accueillir les intellectuels et les démocrates algériens qui arrivent sur notre territoire pour y trouver un refuge provisoire et les aider à préparer leur retour.

Le temps semble venu de les aider à affronter le temps de la résistance, à espérer pour pouvoir reconstruire ou réinventer une Algérie laïque, progressiste et démocratique.

René Hervieu

NB : Une association est constituée déjà à Toulouse, pour faire face aux problèmes locaux de l'accueil des intellectuels et démocrates algériens en exil. AYDA BP 363 31006 Toulouse Cedex. Sur Montauban, un réseau se met en place (s'adresser à Point Gauche ! qui fera suivre).

# N° 31 (juillet 1997)

## Lecture rapide d'un tableau de Rosendo Li

Au centre du tableau  
ou presque  
une boule de flamèches  
Tête de Méduse ensanglantée  
ou brûlot de flammes vitales  
d'où s'origine le monde  
et l'enchevêtrement  
de tous ces corps danseurs

Des corps plus clairs  
ne touchent plus terre  
sauf celle de Sienne  
brûlée de ce feu vif  
au ventre qui les anime

Ils regardent et contemplent  
leur espace imparti  
comme font nos yeux étonnés  
devant la toile tendue  
étendue astrale

A l'autre point d'impact  
fusion de nos regards  
une transmission rougeoie  
à l'aplomb du désir  
où s'embrase l'union libre

Le feu prométhéen  
dans une main  
voyage

Un homme une femme  
s'affrontent s'effleurent  
Flambeau naissant  
et prometteur  
écarquillant nos yeux  
chargés de trop noirs quotidiens  
D'autres corps plus obscurs  
habitent l'ombre  
où s'inversent  
rutilants oiseaux  
que des mains amies  
scellent  
et entourent  
d'humanité joyeuse

Dans la danse  
les corps s'emmêlent  
de leur propre transparence  
et c'est le feu lui-même  
renaissant de ses braises  
qui prend corps  
et s'entouille d'une danse de feu

Invincible phénix  
voué au devenir  
court comme un fil rouge  
au cou d'Ariane multiples  
et toujours mystérieuses  
dans la jungle sociale

l'anaconda de la mutation proche  
dénouant la liberté  
prise là au dépourvu.

Loin déjà  
de la ronde bleutée de Matisse  
Lam et Léger  
ont déposé  
dans la peinture de Rosendo Li  
quelque chose de leur sperme  
généreux.

# N° 33 (novembre 1997)

## Il faudrait dormir

Vous restez, malgré tout, éveillé, et pourtant, il faudrait dormir... Mais quelque chose vous retient là, les yeux ouverts, même pas hagard, même pas perdu, vigilant, peut-être, veilleur, c'est ça : veilleur... guetteur de rien, sinon peut-être de l'ombre d'une angoisse indicible, incernable, impalpable..., une ombre qui n'aurait ni profil, ni silhouette..., peut-être une ombre collective et notoire, un fantasma, un phasme, un cafard..., un épisode blafard de l'Histoire du monde, sans que l'on sache très bien, ou bien confusément, s'il s'est produit ou non..., un mauvais rêve, un cauchemar, une partie de billard qui aurait mal fini, une déculottée, une sombre histoire de billes qu'on vous aurait volé, enfant,... ou le coup du lapin, ce coup sec de la main, asséné par derrière qui vous laisse pantois, pendant, offert... au couteau qui vous saigne, pantelant corps à nu, dépiauté, écorché, avec un vague à l'âme empreint du rougeoiement des trains de nuit, aux destinations inconnues soi-disant, mais dont les rails et les traverses, insouciantes du temps, se souviennent encore et sèchent de ce sang...

et puis il y a, sur le mur, cette figure, ce visage humain qui vous regarde, comme inscrit, incrusté d'abord, dans la tapisserie, et dont les traits peu à peu prennent forme et relief..., et qui, papier mâché, huilé, marouflé, prend de l'épaisseur, puis du volume

et finit par sortir de la cloison, se développant comme un accordéon, jusqu'à devenir comme ces trophées, têtes de biches, de cerfs ou de sangliers, pièces à conviction de la mémoire, et qu'on ne peut extraire ni du mur, ni de la mémoire parce qu'ils les constituent, en sont parties prenantes... innommables figurations du souvenir.

Il faudrait dormir et... il y a dans la paroi ce colis, ficelé, indétachable, engoncé dans le mur, ce paquet clos, inavouable, ce bagage de sable, échappé à tous les contrôles, à toutes les douanes, rivé là dans la cloison, cette valise trop vide ou trop pleine (qu'en sait-on ?) portée peut être par Estragon ou Godot. Elle n'est pas dans le mur... elle est le mur, dépassant à peine d'une légère excroissance, distincte seulement parce qu'une ombre la détache... malle de plomb scellée là, abandonnée par ce dernier voyageur en pyjama rayé. matricule XXZ033... Il faudrait dormir, mais cette malle, cette valise plombée comme un wagon, occupe votre esprit à tel point que votre lit même bouge et sursaute à chaque raccord des rails sur la voie de votre sommeil... et vous ne savez pas où vous allez... Vous ne savez même pas où vous allez dormir parce que vous n'êtes pas seul... Il y a avec vous ce compagnon de chambrée, encombrant, avec son pyjama à rayures et son numéro dans le dos, difficile à retenir comme son nom, chiffres et lettres, et vous vous rendez compte... en suivant les lignes complexes et bruyantes de cette gare de triage où vous errez tous les deux... que ce poids au bout de votre bras n'est rien d'autre que le bagage de sable de votre ami... et

vous tentez de l'ouvrir, mais le sable qu'il contient n'a rien à voir avec celui que vous a vendu le marchand spécialisé dans le commerce du sable pour le sommeil... Ce sable-là est rouge et noir... et il pèse des tonnes comme si la marée de sang qui l'a imprégné n'avait jamais vraiment séchée... et votre valise est là, béante au milieu des aiguillages de votre lit, à la tête duquel clignotent des feux de signalisation ferroviaire et pivotent des panneaux que vous ne comprenez pas, mais qui vous inquiètent...

Il faudrait dormir..., mais dans le mur s'ouvrent maintenant des bouches à l'extrémité de gargouilles grises comme si elles étaient façonnées dans le grabat ou dans le marbre ou encore dans le béton des bunkers... et peut-être est-ce ce qui retient votre sommeil... ? Au fond de ces bouches noires brûle, d'une incandescence crématore, la mémoire de votre compagnon de voyage... et les rayures de votre pyjama brusquement deviennent des rails, les lignes ne sont plus parallèles mais se croisent et se décroisent au rythme des feux rougeoyants que les gargouilles cachent au pied du lit. Toute la chambre est maintenant incandescente<sup>1</sup> comme un cratère et de la valise posée sur le seuil de la porte un nuage de cendres s'échappe et envahit la pièce.

En regardant de près, quelques feuilles ou plutôt bribes de papyrus carbonisés, semblables à des billets de banque, laissent voir leur filigrane... c'est

---

<sup>1</sup> Il écrira « en fusion » dans le texte de Réciproques.

un visage toujours le même... sans yeux... Ce visage ne vous est pas totalement inconnu, même s'il est difficile d'y distinguer nettement celui d'un cousin ou d'un ami, vous ne sauriez trop dire..., sans yeux... La bouche ouverte laisse entrevoir, entre les barreaux qui la zèbrent, quelques chiffres, quelques lettres, toujours les mêmes : XXZ033

Il faudrait dormir...

Mais...

René Hervieu

*Ce texte a ensuite été complété dans le cadre d'un livre annoncé dans Point Gauche ! mais jamais présenté. Par contre deux journaux en ont donné un compte-rendu que nous reprenons ici pour information.*

## **Max Lagarrigue dans la revue Arkéia**

Les éditions Réciproques publie un livre original où se mêle et s'entrechoque la sensibilité d'un écrivain, René Hervieu et un artiste, Philippe Bertin. Un dialogue entre les mots et les images qui aborde un sujet difficile la déportation, la Shoah. « *La Shoah est un cauchemar fondateur pour toute une génération d'après-guerre* » tient à préciser Françoise Leroy qui connaît bien l'auteur. En effet, René Hervieu qui vit et travaille dans la cité d'Ingres, a connu et ressenti cette histoire par un transfert familial. Son père lui aura transmis ce lourd héritage après avoir été détenu durant cinq années consécutives dans un stalag allemand.

Jointe à son texte, les photographies de Philippe Bertin confirment la difficulté à rendre rationnelle et

intelligible, l'horreur macabrement humaine de la Shoah. « *En allant récemment à Auschwitz, je me suis rendu à l'évidence comme le souligne Claude Lanzmann que la possibilité de représenter la Shoah s'arrête au seuil de la chambre à gaz* ». Et il ajoute : « *il faut alors inventer de nouvelles formes d'expression pour relever le défi* ». L'ouvrage des éditions Réciproques lance finalement de nouvelles perspectives pour parler de l'innommable, sans faire ce que le chercheur Tzvetan Todorov appelle un « abus de mémoire ».

**" Il faudrait dormir ", Les chemins du ciel. Texte R. Hervieu, Photographies P. Bertin, Montauban, éditions Réciproques.**

## **Michel Veyres dans Les Nouvelles du Tarn-et-Garonne**

### **QUAND LES PARALLÈLES... SE CROISENT**

Point rouge sur fond gris, goutte de sang sur l'indistinct, l'ouvrage (1) se présente sous un format inhabituel où le dégradé sombre se conjugue au glacé qui l'enveloppe... dérangent.

René HERVIEU, par le texte, Philippe BERTIN par la photographie en noir et blanc, ce qui n'est pas innocent, « *interrogent les traces que l'histoire laisse dans les consciences, longtemps après les événements* ». Chacun porte sa voix, l'exprime à sa façon, en deux voies parallèles, indéfinies. Finiront-elles par se croiser dans la conscience du lecteur ?

Car « *Vous restez malgré tout éveillé, et pourtant il faudrait dormir... Mais quelque chose vous retient là, les yeux ouverts...* ».

C'est un ombre, un couteau, le rougeoiement des trains de nuit aux destinations inconnues, cette valise, ce pyjama à rayures, celui d'un déporté, ce sable rouge et noir... le béton des bunkers, évoquent irrésistiblement l'univers concentrationnaire.

Et vient un visage, un visage sans yeux à travers la cendre... et puis une femme apparaît, Milena qui se tord une cheville, une femme aux abois dans ce hall de gare... des aiguillages avec peut-être une destination : vers Dachau ou Mauthausen. Des mots qui résonnent, sinistres, en face une photo ouvre un paragraphe, c'est une lampe sur fond de barbelés, une de celle qui... en négatif noir et blanc.

Un cheminement qui interroge le passé, le présent auquel succède l'autre voie (voix) : «*Les chemins du ciel*» qu'expriment les photographies : une chaussure de femme abandonnée, des rails en partie recouverts qui s'enfoncent dans les ténèbres, se fondent peu à peu dans la nuit à travers des arbres qui disparaissent.

Un voyage commence.

C'est ainsi que des voies parallèles finissent par se croiser dans l'intimité de la lecture. L'empreinte des mots, l'empreinte des photos creusent des traces de mémoire qui interrogent la conscience dans ce livre où « *Les mots et les images dialoguent...* »

Un ouvrage de qualité.

(1) « Il faudrait dormir ». Texte de René HERVIEU – Photographies de Philippe BERTIN – ed. Réciproques – 2005 (47 p. - 20 € + 3€ pour frais de port)

# N° 55 (septembre 2001)

## Urgence

Il y a urgence à revoir  
tous les critères cliniques

Qu'on laisse aux gens de peu  
l'épreuve limite de leur folie

Il ne faudrait pas perdre de vue  
que nous sommes peut-être  
dans un entre-temps de révolutions

Qui sait si  
de cette société qui bascule  
le cul entre deux chaises  
ne naîtra pas un spectre  
ou un hymne incontournable  
un monde  
où l'humain redeviendra premier  
et reprendrait sa place  
parmi les empires qui se sont constitués  
de bric et de broc  
foutus comme des châteaux de sable  
ou de cartes  
tissés de kilomètres de pellicules et  
d'illusions  
des empires de fiction  
et de putréfaction  
où défèquent leur or  
sur leur trônes trop aisément conquis

des rois de pacotilles et d'images faciles  
meurtriers d'eux mêmes  
à la longue

et pour qui  
la chasse tirée  
déclenchera peut-être la  
noyade

Nous crevons  
de ces pouvoirs inavoués  
inavouables  
vantés près de piscines aseptisées  
par des nababs  
affamant des gamins meurtris et sanglants  
sur des trottoirs d'abandon  
au cœur de villes fastueuses et fausses  
où l'argent coule  
comme un poison mortel et  
souterrain  
par des galeries occultes  
où les profits fluides  
se ramifient en canaux rutilants  
que des orpailleurs masqués  
sondent et exploitent  
de leurs mains avides

Un jour viendra  
où l'immondice qui suinte  
dans les veines sombres  
de la chair du monde  
lâchera son noir venin

Un jour viendra  
où les gueux que l'on pend  
pour un dollar ou pour rien  
relèveront leurs têtes brodées d'épines  
et pourront voir en face  
les yeux glauques et malsains  
de leurs chers assassins

René Hervieu

(NDLR : Texte écrit et choisi pour le journal avant les événements)

# N° 57 (janvier 2002)

**Poètes, circulez !**

A Rimbaud et Baudelaire  
A Vissotski,  
A Darwich et Salah Stetié,  
A l'an prochain

Poètes, sans papiers,  
Rêveurs invétérés,  
Circulez dans l'histoire du monde  
Circulez dans nos veines caves supérieures  
dans nos SICAV inférieures  
nos pensées profondes  
insondables

Poètes, sans papiers  
Circulez  
d'une année l'autre  
Implosez dans la Tour de Londres  
la tour de l'ombre  
Big Ben Laden est arrivé  
incendiaire entre deux tours d'élection  
de prédiction  
Fou de Dieu  
sur l'échiquier du monde.

Poètes, sans papiers,  
Circulez  
Passez les frontières de nos peaux  
de nos pauvres mots  
dévalués



du Monde  
les maîtres penseurs de nos roseaux penchants

Poètes  
Caressez les mots  
et les seins innocents  
des femmes  
qui nous sauveront peut-être  
des empires de papier  
des rideaux de fumée  
des caniveaux sans lune

Poètes  
sans papiers  
Rendez nous la paix  
et le pain dur  
mais quotidien  
les baisers dans les ruisseaux froids  
l'or cristallin des glaciers

Poètes, sans papiers,  
restez libres dans vos pensées  
et que la soie de vos vies  
écharpe encore, rouge,  
nos cous épris de justice  
et nos poings  
gauches et maladroits

Poètes, sans papiers,  
restez avec nous  
au combat.

René Hervieu (Janvier 2002)

*Ce poème était suivi de celui-ci que nous  
repreuons dans la foulée.*

## **L'année 2002 rime**

Pour parler vieille géographie royaliste,  
de la Reine jusqu'au corsage de la Princesse  
des Cantons-de-l'Est  
en passant par Magog  
vers le Plateau Mont-Royal et au-delà  
des rues transversales...  
d'Angeville jusqu'à Rennes  
ou Paris, de la douce France  
jusqu'à l'île Maurice au parfum de rhum  
en revenant par l'Anse Pleureuse  
que pour mieux bossa-nover  
jusqu'à Sao Paulo...

où que vous soyez en ce début d'année,  
je vous souhaite d'être de bonne humeur  
le plus souvent possible en 2002 !  
je vous souhaite de faire des rencontres  
à la mesure de votre humanité  
je vous souhaite la richesse du temps  
je vous souhaite d'être avec des enfants  
je vous souhaite le temps de lire, ce n'est jamais  
perdu  
et même, si cela vous advient,  
je vous souhaite l'innocence d'écrire  
comme le dit Blanchot  
Jacques Desmarais Montréal (Janvier 2002)

# N° 58 (mars 2002)

## Hugo, Victor de son prénom.

Disons le d'emblée, je ne suis pas un exégète de Victor Hugo, ni même un spécialiste de quoi que ce soit. Entre parenthèses, il faut se méfier des spécialistes comme disait Léo. Cependant des membres éminents de Point Gauche ! ont estimé qu'il fallait faire un «dossier Hugo», bicentenaire oblige. Je n'avais pas envie de faire un dossier Hugo. De quel droit d'ailleurs ? Par contre, présenter le Père Hugo sous un angle singulier, oui !

Oui, parce que le personnage est multiple et donc le contraire des spécialistes. Alors, suivons le vers l'échafaud (Il a écrit un texte exemplaire et toujours moderne : « Journal d'un condamné à mort ») et descendons l'ascenseur à l'intérieur de l'homme Hugo... Après vous ! Mort en 1888, le 22 mai. Funérailles nationales. Cendres au Panthéon (commencer par des cendres, bon). Il vient d'achever «la légende des siècles» et Juliette Drouet, l'amour de sa vie, l'a quitté définitivement deux ans plus tôt. Des cendres, encore des cendres ! Bref, ne nous étendons pas ni sur son cadavre, ni sur son œuvre, cela intéresse trop de gens. Et nous ne saurions prendre la mesure du cercueil. Les Pompes Funèbres Générales étaient déjà là pour ça. Cherchons plutôt quelques repères joyeux qui nous donneraient la dimension de l'homme debout, encore vivant. Le Victor était un père, un grand-père, un mari, un

amant, un rêveur, un peintre, un dessinateur de B.D. (1) (mais oui), un poète et un visionnaire : au fond un misérable, comme vous et moi. C'est pour cela qu'il nous intéresse et cela nous le rend vivant.

L'amant de Juliette, excetera

Victor Hugo aimait les femmes. Il voulait en tout cas qu'elles l'aiment, peut-être plus qu'il ne s'aimait lui-même. La première est Adèle Foucher, son amie d'enfance. Coup de foudre. Délire amoureux et jalousie. Moderne, non ? Il est encore très puritain (« Le corps, époux impur de l'âme»). Chef des Romantiques, il est déjà très admiré. Adèle aspire surtout au mariage.

Victor, après la mort de sa mère qu'il craint, n'approuve pas cette célébration. Il épouse pourtant son Adèle en 1821. Il a 20 ans, elle en a 19. Dix ans plus tard, excédée par la cour qui entoure Victor, Adèle lui ferme la porte de sa chambre et ne lui accorde plus que de la tendresse («c'est déjà ça » A.S) (2) Malheureux et humilié, V. H. rencontre J.D. (3), une actrice éblouissante de 27 ans. Son talent n'égale pas sa beauté, mais il en tombe éperdument amoureux. Il renaît à la vie (« Aimer c'est plus que vivre » V.H.). Juliette libère Hugo de ses démons, même s'il nourrit pour elle une folle jalousie. Elle consent à tout pour lui, jusqu'à renoncer au théâtre et mener une vie ascétique (moderne, non ?). Poèmes et lettres d'amour se succèdent mais il est déjà épris d'une autre femme. Léonie d'Aunet.

Un constat d'adultes erre ... Il l'a sur les bras mais échappe à l'incarcération grâce à son statut de Pair de France. Léonie, elle, ne coupe pas à l'emprisonnement à Saint Lazare. Adèle lui rend

visite... Etonnant non ? Règlement de comptes entre femmes : Adèle n'a jamais accepté la liaison de Victor et de Juliette. Logique, donc. Juliette ne sait rien de tout cela et Victor H. retrouve son assiduité auprès d'elle. Chassé-croisé de lettres d'amour ... Femmes entre elles, au bord de la crise de nerfs... Vengeances... Et Victor, victorieux, n'en réchappe que par l'exil, mais n'aura jamais échappé aux lois perfides des rapports amoureux.

Quelques jours avant sa mort il écrit à son petit-fils Georges : «L'amour..., cherche l'amour ... Donne de la joie et prends-en en aimant tant que tu pourras... !» Moral non ?

En saurez-vous plus sur Victor Hugo au fil de ces quelques lignes dans Point Gauche ! ? Sans doute que non. Sur Victor peut-être. Pour le reste vous l'avez appris à l'école. Ou alors, faisons-en un feuilleton (à suivre), à l'ombre des Feuillantines, pour découvrir les autres facettes de V.H.

René Hervieu

- (1) Bandes Dessinées
- (2) Alain Souchon
- (3) Juliette Drouet

# N° 60 (juillet 2002)

## Chronique actuelle : Bleu de France

De quelle couleur sont les Français aux alentours du 3e tour ? Bleus, bien sûr. Vaguement bleuissants, tendance bleusaille. Gris-bleu ? Rosâtres ? Moroses ? On ne sait pas trop, actuellement, leur donner une couleur, encore moins trois. Tricolores, terminés ! ? Quant à l'arc-en-ciel, ils ne l'ont pas encore trouvé. Ce n'est pas pour demain. Trop de travail mental et de volonté politique, encore, pour accéder au multicolore, au métissage ; bref, ces entrecroisements de peaux, de tissus sociaux et de cultures qui feront peut-être, un jour ou l'autre, la richesse basanée de nos nations européennes.

Bleus donc, comme le onze de France, battu par la Belgique (pourtant bicolore, rose flamand et frais wallon) à la veille de la mondialisation sportive et médiatique, argentée, je veux dire la Coupe du Monde footballistique, universellement consensuelle, qu'on nous prépare : papier Japon, en coréen ... et deux, et trois, zéro.

L'orgueilleux coq, dressant sa crête rouge, récemment saigné à blanc, en a pris un coup dans l'aile. L'équipe de France s'en va-t'en guerre au pays du Soleil Levant (cercle rouge sur fond blanc au drapeau). En guerre, champ de bataille vert-gazon, pour redresser la tête et reteindre les couleurs nationales, redorer le blason terni par la morosité et le doute qui semblent s'inscrire sur leur peau comme un tatouage, gravé (indélébile ?) à l'encre noire de la

misère et du chômage. Les Bleus touchent à l'âme de l'identité nationale. Le temps de la cicatrisation pourra-t-il être un long fleuve tranquille ?

Les Français, on leur a cloué le bec. Enfin, on a cherché à le faire. Coincés entre les blessures de leur identité, les doutes de la construction européenne et les affres d'une mondialisation problématique, ils cherchent leur avenir. Après être tombés comme des poulets sans tête dans le piège des présidentielles, ils se retrouvent tels des détenus derrière les fines mailles du poulailler chiraquien. Trouveront-ils, s'ils en sortent, dans les fast-foods qui se multiplient dans leurs zones commerciales, comme aux quatre coins de la planète, au gré des mains avides des multinationales, friandes de profits juteux, l'énergie suffisante pour faire de nouveau front, populaire évidemment, à l'instar des juniors récemment descendus dans la rue, clairvoyants et déterminés (ceci dit sans nostalgie soixante-huitarde : il faut vivre avec son temps). Trouveront-ils le plan où tracer le dessein de redevenir plus grands qu'un schtroumpf ? Bleu ?

Sur l'échiquier international dominé et maîtrisé par le surendettement nord-américain, accepté et subi par toutes les nations (vous avez dit « unies » ? !), bleu schtroumpf, c'est peut-être la couleur actuelle des Français, avec des gros pois moroses, fourreau rose-panthère pour gravir les marches du Festival de Cannes (haut-lieu mâtiné de danse des canards et de pince-fesses non-prolétarien) et donner la becquée filmée in-live aux capitaux d'outre-atlantique qui se chargent de nous fabriquer, clefs en main, une mondialisation à leur mesure, voire outre-mesure.

Right, left et pas de polka, en attendant celui de l'oie, dont on ne sait trop d'où il viendra. Le bal est programmé, géré : on verra pour la digestion et les lendemains qui déchantent : K.O. ou phagocytage ? Sous le drap bien tendu de la bannière étoilée, l'Aigle conquérant poursuit son impérialiste envol (1, 2 ... et 3 Iraks) inscrivant à notre insu (?) à l'encre « sympathique » qu'un zeste de lemon et de coca révélera, la mention « Pigeon » aux fronts schtroumpféens des Français moyens.

L'essentiel est, peut-être, de ne pas devenir une proie pour l'ombre, celle du fascisme, ni pour l'aigle, si différent de celui que chantait BARBARA.

« Encore un effort pour être républicain »(1) et à demain, aux urnes, si vous êtes réveillés et si vous le voulez bien.

René Hervieu, juin 2002

(1) D.A.F. de Sade « Français, encore un effort pour être républicains » Ed. Pauvert coll. t< Libertés »

# N° 61 (septembre 2002)

## L'entreprise Jean-Claude FOURNIE

Noir coléreux noir sans gêne  
.... L'emportement  
ici, décidément plus grave que  
l'abandon devient  
plus impérieux, plus à sa place.  
Noir mauvais de refuseur, de négateur,  
de l'envahisseur qui va franchir  
les frontières ....  
PEINDRE POUR REPOUSSER  
Est-ce cela que sent et voit celui  
qui regarde ... ?  
Henri Michaux

L'être est toujours au centre du travail de Jean-Claude FOURNIE, quand il dessinait, et c'est toute la base de sa technique du trait. Il avait plus ou moins, consciemment ou non, l'envie, le besoin de peindre, d'adjoindre la couleur au trait. Il apparaît maintenant qu'il s'agissait d'une nécessité qui a dû surgir... on ne sait comment, mais « impérieuse », pour reprendre Michaux, pour qu'advienne l'acte de peindre... ça fermentait, ça germait en lui, sans doute.

**ETRE / PEINDRE / ETREINDRE / ETEINDRE**

Quelle lumière fut, fusa ? Quelle force qui vous fait avancer... ou reculer, ou rester sur place au risque de se planter, germer ou « repousser » dans le regard de l'Autre (le grand, ... vous savez ? !).

L'Être est toujours au centre de ses œuvres, minimales, majeures, ou plutôt, peut-être humaines, poussières de terre et d'être, enclos dans ce jardin rêvé, entrevu, cauchemardé, fut-ce celui de Georges Perros, ce poète méconnu, au domicile non fixe mais toujours mineur de fond.

La Peinture est un art Majeur et, parfois, dénué de toute majorette mais augmenté de la profondeur de l'Être. FOURNIE échappe, volontairement, à ces deux pièges, parce qu'il peint du poumon, du thorax, de la tête, des tripes ... de là où le corps de l'homme s'arrache à lui-même pour tenter de rejoindre l'autre, voire l'ineffable, le corps de l'homme minimal, encombré parmi le tas des hommes qui se croisent et ne se voient pas, ne s'entendent pas, s'écrasent, parfois, dans l'enfantement même, gisants ou aimants déformés par la quotidienneté, et, pourtant, sont en présence, aux risques de SE dire. Transparence et opacité de l'autre... Incontournable. FOURNIE n'est pas seulement un peintre... Il peint comme Michaux ou Artaud tentaient, en écrivant, de cerner, chercher en eux-mêmes, leurs «propriétés», les limites confuses et étendues, indicibles de l'Un à l'Autre, c'est-à-dire au multiple. Mais il n'écrit pas, il peint.

L'artiste se colte à l'autre avec ce dont il dispose : du bois, des tubes de peinture, de la toile, de la colle, de l'huile de lin, du siccatif, de la térébenthine. Et il cerne l'Être, le serre, le sert, le dessert, le figure, le préfigure, le défigure, le tord dans tous les sens, l'essore, le rince, l'assèche et l'étend ... sans doute comme il le fait avec lui-même. FOURNIE cherche, cherche en lui l'Être qu'il tente d'être... ou le sens de

notre existence. Peut-être est-ce là son véritable ...  
dessein ?

Cette peinture là m'impressionne, me fait  
impression, sans isme. Elle m'exprime et me fait  
expression, sans isme.

Regardez-là, s'il vous plaît... vous êtes... nous y  
sommes dedans.

En tout cas son travail nous regarde autant que nous  
le regardons, nous traverse, nous analyse avec toutes  
nos différences, nos similitudes, nos impossibilités et  
nos difficultés à vivre. Sa peinture nous éloigne de la  
Mort, sans nous la cacher, nous renvoyant aux  
risques et aux blessures de nos propres (ou sales)  
solitudes. FOURNIE est un peintre qui s'incarne  
dans l'Être-même, sans chercher une garantie à la  
valeur de l'œuvre. Les battements de son cœur font  
tourner les tables... celles de la loi du genre et du  
dérèglement des sens, cher à Rimbaud.

René Hervieu Avril 2002

## N° 63 (janvier 2003)

### **Souriez vous êtes fliqués**

À l'origine du monde, ou quelques années-lumière plus tard, Dieu le Père, comme l'écrivait le père Hugo, Dieu le Père, de son œil, dans la tombe, regardait Caïn. Sarkozy aussi ! Mais lui, il surveille à la fois Caïn. Abel, Abdel, Sarah, Simone et Melissa. Fernández. Félicie aussi !

Sarkozy, archange au paradis de la politique policière, c'est l'œil de Dieu, celui du gendarme et Big Brother version Neuilly. L'œil qui censure l'amateur, le mateur de l'origine du monde (le chercheur en quelque sorte), le voyageur sans bagage, celui qui courbe l'échine, l'exclu, l'humilié, celui qui dérive et qui souffre de la maladie du monde. Celui qui traîne dans la rue, la sébile à la main, comme un chien sans maître qui a trouvé son maître : Sarkozy, maire et maître de Neuilly, ministre QHS à la Haute Sécurité Publique, grand pourfendeur de la délinquance, veilleur des ruelles et des autoroutes où déambulent, il est vrai, de nombreux chauffards défoncés et percutants, impardonnables certes. Mais la spectaculaire et électorale répression est-elle la vraie solution au problème de la petite délinquance ? Et que fait-on du grand banditisme ? Bref quand commencera-t-on enfin à s'interroger politiquement sur la cause de toute cette misère, ce mal-être des hommes ?

Sarkozy est-il ce grand argentier et oculaire national, juge expérimental du Bien et du Mal, opticien social et remplisseur de prisons déjà bondées comme le métropolitain à 6 heures du soir ? L'œil et le bâton semblent être sa devise. Pas vu, pas pris, c'est fini ! Le ministre a l'œil partout et excelle dans l'art de la multiplication des caméras cachées. Sarkozy is watching you ! Un pauvre erre ? Un flic en plus ! Pas grave, c'est nous qui payons, contribuables et corvéables à merci. Aux larmes, citoyens !

Savoir à qui profite le crime d'hypersurveillance et de superflicage, au nom du nouvel ordre culturel de bonne conduite et de pensée unique ! Sarkozy, lui le sait et l'applique au doigt et à l'œil... oh ! pas l'œil de Moscou, surtout pas, ni même celui du Kremlin Bicêtre, non... l'œil élyséen, raffiné, raffariné, l'œil subtil, papier glacé pour sans papier, sans-abri, socialement incorrects (les encartonnés, vous savez). Tout le monde y passe, même les Roms, embastillés au mépris du droit de l'Etat français... et avec le sourire, par dessus le marché, sous le manteau, et le rire sarkozique sous la cape.

L'éminence grise de Chirac vous regarde droit dans les yeux et dans les bottes. Souriez, s'il vous plaît... et circulez : il n'y a rien à voir, sauf peut-être... l'origine du monde.

"Tout ça n'empêche pas, Nicolas, que la Commune n'est pas morte."

René HERVIEU - Décembre 2002

## N° 64 (février 2003)

### **Cloana, criez pour nous !**

Jessie Clone, j'ai six clones dans mon imaginaire social. Cloana, Loana l'incarne parfaitement dans l'univers mental des jeunes, unicité clonée du double et du multiple, passée de la misère obscure et douloureuse sans doute, à la claire starisation, renaissante dans un loft, lieu clos, cloné par excellence et une piscine ardente ou tout peut arriver, même un bébé requin, tout sauf le réel ... à moins qu'un RAEL ne survienne, plus irréel que le Réel lui-même.

Le clonage, c'est la représentation illusoire du Même, du M'aime, à l'identique, histoire d'y voir, blanche ou noire, l'image de la reproduction ... MELLIES excellait dans ce genre d'imagerie ... départ pour la Lune, embarquement immédiat, bouclez tous vos ceintures...et fermez la porte ...! Mais lui restait humain, pensant au cinéma, art majeur, alors que la télé, tend à devenir, sous tutelle de volontés politiques qu'il nous faut décrypter, un art majoritaire et néanmoins ...minorisant un clonage assisté par la taxe TV. ponctionnée par intraveineuse au sang argenté des citoyens, un clonage assisté à nos cerveaux lents, ébranlés par l'infinie misère sociale qu'on nous infuse et qui suinte, comme une plaie vive sur la peau de la Terre bleue comme une orange.

Loana survient, surgit comme la Vénus de BOTTICELLI émergeant de la mer et de la coquille Saint-Jacques... (que compose-t-elle ? )... ou PIAF, mais en faux, lissée télévisuelle en simulant l'amour dans une piscine de rêve, enclose en elle-même, peut être ... éclore ? Sûrement pas, mais surdouée de l'image clean ... un clonage de la femme, starisée et standardisée.

Nous entrons dans l'ère du clonage, de la cloanisation (faute de colonies. peut être) passant par la piscine du loftingage, sans bastingage, mais dans ce grand cirque scientifico-télévisuel, nous prend-t-on pour des clones, pour des clowns ou plus ... insidieusement ... pour des cons ?

La piste est balisée comme une poudrière où des mines anti-personnelles stratégiquement enterrées attendent de nous faire exploser ... patiemment ... mais sciemment, savamment revêtues de poussière ou de sable et de poudre aux yeux. La foudre y est dedans, pour nous éclater au visage (faut-il dire ... visage ?) pour nous fendre, nous pourfendre et nous vendre l'infertile image de l'illusion. (Comique, non?)

Le clonage New Age n'est pas pour demain : il est déjà là ! Je ne veux voir qu'une seule tête, qu'une seule pensée. ORWELL l'avait prévu ( 1982 ) Tous en rangs et que personne ne bronche, sinon : Poumon d'Acier et Poivre d'Arvor. Ne dormez pas trop sur vos deux oreilles. Maîtres à penser. Il se pourrait que la révolte gronde et que la tempête surgisse encore sous les crânes, comme disait Victor. Nos cerveaux

fonctionnent encore, remplis d'humanité. Au clonage sonnent nos réveils : vous saurez l'heure.

BERLUSCONI, autre cloneur télévisuellement patenté nous regarde droit dans les yeux, parfois de biais, c'est louche, et se remplit les poches que beaucoup d'autres ont ... vides. Le clown est sur la piste, ensanglanté, parfois lunaire Pierrot, parfois Auguste enclochardisé ; mais on est loin du 7<sup>e</sup> Art de FELLINI. Cela n'est pas du cinéma, ni le Cirque de CHAPLIN quand il tire sa « référence », à la fin. C'est plutôt de la politique— fiction, ingénierie quotidienne, à doses homéopathétiques, façon surréaliste, l'esbrouffe en plus. l'imagination en moins. Images, pourtant, imagerie clonante au travers de laquelle on nous gruge, nous ingurgite, nous déglutit nous dégoûte, nous enclone. On ne nous épargne rien, pas même nos retraites incertaines auxquelles, bons citoyens, nous avons cru avoir légitimement eu droit.

René HERVIEU janvier 03

# N° 65 (avril 2003)

## Quelle connerie la guerre (Jacques Prévert)

Les villes frontalières du Kurdistan se vident, leurs habitants craignant les bombardements et... les colères de Saddam, chassés de leurs maisons, évacuant le peu de biens (bétail, vêtements, souvenirs) qu'ils possédaient encore, incertains de leur sort et du devenir de leur nation.

La Turquie politique et démocratique refuse l'installation de bases américaines sur son territoire. Décision parlementaire qu'il faut saluer. En revanche, l'armée turque (les gens de guerre) est prête à participer à cette guerre que personne ou presque n'accepte ni ne comprend puisque Georges w.w.w.com alias Bush Junior a décidé de franchir le pas guerrier et destructeur, quitte à se mettre à dos le reste du monde et presque la moitié de sa population.

Bush et Saddam, face à face, vice à vice, comme un double en miroir de deux Hitlers (ou deux Satans) de la modernité technologique et commerciale de l'armement, conçue comme une institution et une perception manichéenne du monde : la Bourse ou la Guerre. La vie des hommes devient secondaire, marchandise de moindre valeur, viande et chair à canon seulement. Pétrole über alles !

N'occultons pas la question de la circulation de l'eau entre Israël et Palestine. Seule la nature de l'élément

diffère mais le nerf de la guerre passe désormais par ces flux : le pétrole, l'eau et l'argent. Pauvre monde.

N'oublions pas non plus qu'il puisse s'agir là aussi d'une nouvelle guerre de religions, d'un côté l'Islam défensif et victime, et de l'autre l'Évangélisme pacifiant et démocratisant de la génération BUSH qui s'appuie sur la très religieuse (voire même sectaire) idéalité qui est peut-être le fondement de l'intervention colonialiste américaine, d'être les anges gardiens du monde et qui les amènent, paradoxalement, à en devenir les "gens d'armes" et les anges exterminateurs.

Qui veut-on assoiffer, affamer, affaiblir et en définitive...exterminer ? Les peuples, les gens, les pauvres gens, éternelles victimes de pouvoirs et de gouvernements étatiques, dictatoriaux et conquérants. Péril en la demeure car tous ces maîtres du monde prétendent posséder des idées bien précises, des stratégies sur une incertaine mais nécessaire mondialisation.

Laquelle me direz-vous ? Il nous reste encore à penser pour survivre..., et faire valoir la liberté de penser.

René Hervieu- Mars 2003

# N° 66 (juin 2003)

## **Bellum humanum est**

« Cette guerre contre l'Irak aura été la plus humaine de l'Histoire ».

Ce sont là les propos tenus à l'issue de la guerre-éclair entreprise par les Etats Unis pour recomposer le paysage géopolitique du Proche-Orient, par un des généraux stratèges de la plus Grande Armée in the World. Autrement dit : pour les vaillants guerriers U.S., la guerre n'est plus seulement propre ..., elle est devenue proprement humaine, par le truchement de la « New american way of life ». Tirs au scalpel, Frappes chirurgicales : c'était du propre ! Busherie au laser, place nette pour le pillage et la désorganisation programmée en vue de reconstruction prochaine, ça, c'est de l'humanisme ! Pour l'humanitaire, on attendra, ils attendront,...provisions de bouche ! Du bon boulot, vous dis-je, de la bonne besogne : 106 morts seulement au combat, dans les rangs yankees, of course.

Comme au théâtre, quand l'illusionniste sort un lapin (pas... une colombe) du huit reflets, haut-de-forme favori de l'Uncle Sam, rebaptisé Mister Freedom. Mais là, le lapin sortant du chapeau IS DEAD. QUITE DEAD ! Plus mort que lui, tu meurs. Même pas troué de plomb... ! Ecartelé, dépiauté, vidé, rinçé, essoré, éclaté, exsangue !

Les B. 52 ont même tiré sur tout ce qui ne bougeait plus, à Bassorah, à Naciriah et ailleurs, sur les hôpitaux, les écoles, les hôtels des journalistes et les pseudo-planques du dictateur honni qui mal y pense.

Cette guerre n'était pas une guerre de libération, quoi qu'aient déclaré les hérauts médiatico-militaires, porteurs assermentés de la bannière étoilée. C'était peut-être quelque chose entre la Boucherie Sanzot (sans os? ), la chasse à courre (really british, is not it !!? ) et la fêria de Nîmes, en plus sophistiqué, bien sûr. Les AWACS filtraient le ciel de Bagdad tels de grands aigles noirs fantomatiques. Les chars Abrams, aux teintes safranées, filaient pleins-pots, 60 kms/heure, auréolés de gloire martiale sur les pistes bagdadi devenues Champs-Élysées, se poudrant de bistre ou de grège, à peine souillés de la poussière pastel du sol irakien, oubliant que ce sol fut un des berceaux millénaires des antiques civilisations (\*). Does'nt matter ... on fonce ! ... Une série genre Dallas, du meilleur effet mondio-visuel sur le bleu profond du ciel, strié de superbes et éclatantes arborescences, comme un feu d'artifice somptueux et triomphal où osait luire encore le croissant d'or, ensanglanté, dans la nuit de Bagdad.

Prochain objectif, Sergent ? ... Secret défense, sacrée défonce. We don't know, guy ...! L'Iran, may be ou la Syrie, là où les armes chimiques de destruction massive prolifèrent et pétrolifèrent (plus qu'aux U.S.A ?) et qui abriterait bien quelques gradés irakiens en fuite (on les jouerait à chamboule-tout ou au poker..., carré d'as contre une paire de 7) ... ou

bien l'Arabie saoudite, why not ?, en survolant l'espace aérien de ces arrogants frenchies, d'un clin d'œil et d'une carlingue de fer, mine de rien (c'est-à-dire pas celles anti-personnelles ou à fragmentation, réservées aux désorientés orientaux).

Take care, citizen qu'haine ! Les aigles sont de retour ou plutôt poursuivent leurs grands raids pacificateurs du Reste du monde, bardés d'électronique, d'armements sophistiqués et gluants de pétrodollars. Certes, l'Europe ne figure pas encore en pôle-position sur «l'Axe du Mal»... Pas encore. Wait and see You know what ?

I am happy...

« Errare humanum est sed perseverare diabolicum »

René HERVIEU (Juin 2003)

(\*) — La collection du Musée de Bagdad était constituée d'œuvres provenant de l'ancienne Mésopotamie, berceau des civilisations de Sumer, de Babylone et d'Assyrie.

# N° 72 (Mars 2004)

PLANETE VEGA

« Ce n'est pas la colle  
qui fait le collage »  
(Max ERNST)

A la pointe de mine  
au souple du pinceau  
la grâce des Ménines  
comme celle des oiseaux  
s'imprime  
sous les velours feutrés de Velàzquez  
Draperies et parquets cirés  
ors du temps, théâtre royauté.  
Passez, passez, passez, Majestés !  
Posez, vous, les Menines

D'un œil espagnol combattant,  
la tête hors de l'eau.  
hors du temps,  
toutes plumes dehors, le regard aiguisé  
tel un grand fauconnier.  
s'en empare, l'art au poing,  
un certain Picasso.  
Tremblent un peu les Menines.

Puis, vient un autre artiste,  
étranger lui aussi.  
péruvien poquito  
et, prenant tout le lot,  
incluant Velàzquez dans l'œuvre Picasso  
le Pérou un brin en bandeau,

Braun VEGA,  
remettant l'épreuve en abîme  
redécouvre, collages au poing,  
ce sens de l'art qui vient de loin.

... et flamboient les Menines !

René HERVIEU février 2004

# N° 79 (mars 2005)

## Tentative de vol

Je n'ai pas encore tranché  
avec la vie

J'inspecte au fil des nuits  
les lucioles que mes rêves font luire  
et logent  
à l'enseigne du « Chemin vert ».

J'arpente  
affublé de candélabres désuets  
des ruelles nocturnes  
dans des villes inconnues  
où des voix passagères  
me hèlent  
lourdes de terres labourées  
sur lesquelles des mots germent  
comme des bulbes effarés

J'inscris  
sous des néons bleutés  
que la mort illumine  
l'espoir fol  
d'une fraternité que les mains salueraient  
sous les pierres

Je me découvre  
dans des clignements d'yeux  
que les miroirs multiplient

au fond d'armoires délaissées  
où des costumes de scène  
abandonnés  
ne demandent qu'à être habités  
rutilants encore de toute leur mémoire

Je tente encore  
l'envol futile et dérisoire  
qu'un oiseau moqueur nargue  
de son aile agile

En moi,  
entre les cliquetis lugubres  
dont le corps fait armure,  
j'affûte l'osier, le frêne, l'érable  
Je laisse le rosier  
nidant sous mes paupières  
broder sa dentelle d'épines  
pour que mon regard saigne  
en s'ouvrant sur le monde  
rendant impossible toute innocence.

René Hervieu

# N° 85 (février 2006)

## CHIRAC FOR EVER



*Cet article a été publié deux fois. La première fois avec celle de Rosendo Li ci-dessus. La seconde fois avec une illustration de Stomp.*



J'adore les zimitateurs, chais pas pourquoi...ouallah..., j' les zadore. On en voit plein à la télé, on en entend un max à la radio..., ça m'kif super.. !! Ils passent partout, c'est ça, c'est des Passe-Partout... Les Lecoq, les Géra, les Dahan, et tant d'autres, comme le sublimissime Cantelou, qui mettent à notre quotidien de grisaille, un point d'orgue d'euphorie et de franchouillarde rigolade, jusqu'aux Guignols (voire même l'irremplaçable Karl

Zéro) nous déversant, bouche bée et bec ouvert, la vraie et fausse info...

C'est au point où l'on ne sait plus distinguer le vrai du faux... On avait déjà été formaté du temps du Petit Charles et les vrais-faux passeports mais là, ils sont tellement ressemblants, nos chers imitateurs, parce qu'ils savent, de façon époustouflante, nous livrer, sur le petit écran, les conneries et mensonges des vrais... mais en mieux, en plus télévisuel... ! Irrésistible ! Fiction subtilement mêlée à la télé-réalité...

Quand Jospin s'exile à l'île de Ré en faisant semblant de jurer que c'est pour toujours et qu'il ne reviendra jamais en politique, et toc, sa marionnette (mais où est la marionnette !) nous fait comprendre que c'est rien que de la comédie, que de la parodie, rien que vraie-fausse sortie.

Quand Guignol-Chirac, plus vrai que nature, balaie tragiquement, du geste auguste d'Elseneur, la baisse de son taux de popularité (électorale, of course) dans les sondages (autre forme de vraie-fausse info ?), et qu'il revient, anti-sarkozyste en diable, gaulliste en assolement quinquennal, nous tendant généreusement une Vile-pinte frelatée, mexicano à souhait..., on croirait que c'est le vrai !

Faux ! Il coule des jours de préretraite paisibles, baillant à la méridienne à l'ombre des meules dorées, entre Elysée et Corrèze, fier comme un bar-tabac de son tronçon d'autoroute, bien propre et gratos, tracée au cordeau sur ses terres ancestrales, telle une transamazonienne, longue d'une centaine de kilomètres, et offerte gracieusement à la populace et aux néo-nantis qui l'empruntent, chevauchant des 4

x 4 cuivrés, vrombissants et polluants, la tête nimbée d'azur, bercée, sur des autoradios radieux, par la voix de madone de Sainte Bernadette (paix à son âme !) : la plus grande collection de pièces jaunes du monde, réunie avec passion pour éponger les péchés et la misère du Monde ... Alléluia !

Repensant brusquement, bloqué au vindicatif feu rouge pour cause de circulation alternée, on croit être revenu à la réalité ! Eh bien oui, nous y sommes, hélas ! VGE aura laissé, grâce à Simone Veil, les lois sur l'avortement ; Mitterrand (ô combien errant depuis sa vraie-fausse sortie à la bretelle de Jarnac), la pyramide du Louvre, mes grands livres architecturaux de la Bibliothèque Nationale, et (excusez du peu), l'abolition de la peine de mort... et une bonne part de la construction européenne (même si celle-ci peut paraître discutable) ... Chirac, lui, n'aura rien laissé, sauf ces quelques kilomètres de bitume sans péage, et son abstention à la boucherie irakienne.

Profitez bien de votre retraite, Monsieur le Président, même si les nôtres, travailleurs ou chômeurs, ne vous ont guère fait souci. Vous n'aurez pas à chercher, aux confins de la France profonde, une maison de retraite attendant de peu probables crédits pour ces regrettables mais bien réels établissements. Votre château suffira à vous assurer le confort mérité pour vos vieux jours. Vous pourrez ainsi chasser, aux côtés de Bernadette (paix à ses cendres) les fantômes de ce que vous avez promis pour être à cette très honorable place, et n'avez jamais tenu. En tant qu'ectoplasme, vous avez bien droit à un peu de repos, dans un coin reculé de votre chère Corrèze, sans loubards, sans

papiers, sans suite ni protocoles présidentiels. Que le feu brûle bien dans votre très seigneuriale cheminée où les bûches ne seront ni bagnoles de banlieue, ni troncs déracinés de vos parcs, ni bribes de boiseries Louis XIII arrachées à vos dépendances.

Après vous, rassurez-vous, le déluge qui se prépare n'abîmera pas vos tapis précieux, ni les moulures de vos salons, et vous n'aurez pas à faire la chine pour récupérer quelque bassine de fer blanc sur les marchés de Tulle où d'Aurillac afin d'éponger cette dette publique qui suinte aux murs des HLM d'un peu partout.

Merci encore, M. Chirac, pour ce beau numéro d'imitation présidentielle. Vous avez été à la hauteur de votre marionnette. Il est vrai que vous vous y connaissiez, ayant été à bonne école, côté ficelles du pouvoir. Merci... ouallah, on a bien rigolé. Comment ? Vous serez encore là, l'an prochain ? Ouallah ! Z'êtes trop marrant, vous !! Faut pas vous confondre avec une vulgaire marionnette ! Vous allez pas me croire ... Chez nous, en banlieue, et même en province de banlieue ..., on vous vénère çakom !

René Hervieu Janvier 2006

# N° 90 (novembre 2006)

## GOOALL... !!!

Depuis plusieurs décades, le football (pour ceux qui l'ignoreraient, le football est un jeu opposant deux équipes de onze joueurs et consistant à envoyer le ballon [rond comme la Terre] dans les buts adverses sans se servir des mains), le football, donc, envahit nos têtes, et nous la prend parfois, titille nos neurones, voire assiège notre mental. Et en même temps, il constitue un territoire de notre mémoire, individuelle et/ou collective.

Certains se souviennent peut-être... C'était bien avant les folles soirées chaudes du Mondial, hautes en couleurs, rehaussées de fureur et de bruit, jusqu'à illuminer de Triomphe l'Arc de la Place de l'Etoile rebaptisée Charles de Gaulle, de la figure, ô combien héroïque et mystique, de Zinedine, avant que ne survienne l'erreur fatale, ce coup de butoir frontal, asséné en plein thorax à un adversaire romain, en tous cas italien, à l'issue d'une rencontre éperdue avant d'être perdue, au grand désespoir de la France et de la Navarre, banlieues incluses. D'aucuns se souviendront des matchs diffusés en noir et blanc où jonglaient des artistes (oui, je dis bien : artistes), tireurs de buts et non pas de maillots, Raymond Kopa, Piantoni, Fontaine, Di Stéphano et autres Garrinchas. A cette époque, dans les années 50, les médias n'en donnaient pas le même écho qu'aujourd'hui, où football rime mal avec engouement mais bien plutôt, avec super-

production, embrigadement, déguisés en culture de masse... Je vous parle d'un temps.... révolu, sans doute. Faut-il le regretter ? La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, le football non plus... La couleur, et singulièrement celle de l'argent (à moins que ce ne soit une odeur subliminale.. !?), est venue relooker nos écrans et reluquer en nous, au travers du téléspectateur averti, le consommateur potentiel et son engeance... Il y a du grain à moudre à chaque rebond du ballon d'or et sous les crampons astiqués des nouveaux dieux starisés des pelouses. Les promoteurs et les hommes d'affaires (affaires, comme aurait dit Boris Vian) ont bien flairé le coup : sous les gazons bénis des stadium populaires, on ne cherche pas de pétrole mais il est de plus en plus clair, il n'y a pas de doute, qu'en creusant bien, "un trésor est caché dedans"... Et comme dans les clichés des westerns-spaghetti... c'est nous qui creusons et eux qui empochent ! Dans les stades, en effet, cela n'a pas dû vous échapper, est venue s'installer, prenant toutes ses aises, une large publicité ostentatoire (mais n'est-ce pas là la nature même, la fonction, l'objectif de la pub ?) alignant, à notre insu et de notre plein gré, les marques en vogue de boissons où, sucres et alcools se mêlent harmonieusement, de tenues vestimentaires et sportives, de voitures de haute cylindrée, et j'en passe. Tout cela, peut-être, n'étant que prétexte pour enjoliver, reformater le foot, initialement conçu comme un art du geste et de l'esprit d'équipe, bref comme une chorégraphie, destinée au grand nombre, une culture. Une culture de la différence, de l'échange, du passage.

La passe, justement, c'est ce geste, à la fois simple et complexe, mais décisif qui permet de construire le jeu, de le développer pour atteindre le but : faire entrer une boule de cuir dans une cage constituée de trois barres blanches et d'un filet «Cadrer..., mettre au fond des filets..., la mettre au fond..., Goall... !! (en français)». Voilà quelques expressions qui émaillaient le vocabulaire footballistique et journalistique qui ont fait les heures de gloire des radios ou de journaux spécialisés comme L'Equipe ou, plus loin encore, Le Miroir des Sports. Ah ! L'équipe ! Est-ce encore un concept à la mode ? J'en doute. Dans les entreprises, la fonction publique, dans les structures socioculturelles ou de santé, le mot occupe pourtant une place importante dans notre terminologie du 21<sup>e</sup> siècle. Donc, une équipe, ça marche, ça fonctionne, ça tourne. Mais n'est-elle pas devenue souvent une forme moderne du clan, du Groupe, voire de la (Grande) famille ? Attention, je ne fais pas allusion ici au sens pétainiste que lui attribuait Vichy, inscrite en lettres d'or entre deux valeurs, référentes pour l'époque, Travail et Patrie... mais revenons à notre équipe. Ne me sentant ni stakhanoviste ni patriote bon teint, mais plutôt citoyen du monde ou riverain sans frontière, je rattacherais plus aisément ce terme au titre du film La belle équipe, de Renoir ou Clément, quitte à passer pour ringard, nostalgique ou... utopiste. Il semble, en effet, qu'on soit désormais bien loin, à tous les niveaux du fonctionnement social, de cette logique régie par des valeurs de fraternité ou de solidarité. Celles du "chacun pour soi", de la compétitivité, voire du harcèlement, semblent avoir

pris largement le dessus dans les rapports interpersonnels et plus encore dans le monde politique, à droite comme à gauche. Concernant l'équipe " France ", celle de la nation qui, dans les prochains mois, va être confrontée à une échéance majeure, l'enjeu présidentiel, on s'oriente déjà, quel que soit le camp, vers une logique du bras-de-fer où tous les tactes sont permis, ou presque. Serons nous alors confrontés, à nouveau, nous, les sans-grades des gradins et des petites tribunes, ceux qui piaffent sur la touche, à une nouvelle fin de partie au scénario catastrophe ? Car il y a, dans les équipes adverses, d'aigrefins stratèges qui affûtent déjà leurs tactiques, depuis longtemps éprouvées, de démagogie, de division et de déstabilisation. L'arène de France pourrait bien encore trembler et frôler la mise à mort, celle des gens de peu, les enfonçant un peu plus dans la précarité et la misère, à l'heure du retour aux vestiaires. Il est clair que ce n'est pas à ceux-là que pourrait profiter une... amère victoire, celle du petit homme au regard décroisé, déguisé en arbitre, grand redresseur de torts et de racaille, habile à ratisser chez les supporters du bretteur à la tunique brune qui n'exclut pas, fort actuellement de ses 17% à l'applaudimètre, de remonter en première ligne et de compter les points au score final. La "France d'en bas", vaincue par K.O. debout, sortant sur un brancard, ne se relèverait pas de sitôt et n'aurait plus que ses yeux pour rêver au grand soir.

René Hervieu

# N° 92 Mars 2007

## Fournié K2 FIGURE:

### Une galerie de portraits

Montauban et sa région, le Quercy, ne brillent guère par l'abondance des lieux destinés aux artistes, mis à part l'existence de deux galeries, le Scribe et le Sphinx, dont le renom n'est pas contestable. Les autres, on peut d'ailleurs le regretter, ont imposé les unes après les autres.

La région, pourtant, fourmille d'artistes talentueux. Deux, parmi bien d'autres, nous invitent fréquemment à découvrir leur production fructueuse et, de mon point de vue, très souvent parlante, éloquente, et surtout émouvante.

Dans leurs styles, en apparence très différents, ils se rejoignent peut être quelque part, et plus particulièrement dans le champ du corps exploré par l'artiste. Si Rosendo Li dénude ses modèles d'un trait toujours sinueux, habile, en mystérieuses arabesques, esquissant, de déliés et de pleins astucieusement mêlés, leurs silhouettes et leurs formes charnelles ou intemporelles, Fournié habille les siens, et même leur taille un costume...

Du sur mesure, en définitive... Son trait incisif ébauche les têtes et les corps en stries, en stridences, à la cisaille, à l'entaille, la hachure, pour mieux les disséquer, les incruster dans la toile.

A l'espace culturel de Verdun/Garonne (#), il vient d'ouvrir, pour un mois, sa galerie de portraits personnels : des peintres, des poètes, des écrivains, des figures en peinture, comme des radioscopies en forme d'hommage...Il traque, jusque dans son

grenier, Georges Perros, vêtu de bleu de mer et cerné par les livres, et Sartre, dont le regard au strabisme marqué, déborde de ses lunettes aussi immenses que le monde qu'il scrute, décape et analyse...pour la bonne « Cause ». Il brosse un Pessoa anguleux, arpentant Lisbonne, ou fuyant, drapé dans sa sombre dignité, vers l'envers du tableau. Il enlumine de couleurs fortes comme les eaux et les ocres de Méditerranée un Picasso aussi royal que nature et cerne en son miroir un Miro dont l'œil vif éclaire gaiement l'artiste-enfant qu'il fut.

Ma préférence à moi, c'est ce Beckett, taillé à la serpe, cherchant, de ces yeux innommables, un introuvable God...Godot, chaussé des godillots d'Estragon ou des godasses maculées de Van Gogh, l'éternel vagabond des blés d'Auvers sur Oise. Vincent, que Fournié vénère peut être au dessus de tous, trône d'ailleurs en bonne place, nous fixant d'un œil d'aigle, au cœur de l'installation.

C'est donc une exposition attachante, séduisante, qui vous attend (jusqu'au 3 mars), conçue comme autant de fenêtres ouvertes sur l'art de peindre, de miroirs à facettes où chacun pourra voir ou retrouver quelque chose de sa propre image. Voir, autant qu'être vu...

A chacun son « cas de figure ». L'artiste, en tous cas, au travers de son oculaire affûté, atteint bien son objectif, « faire du portrait une étude de nu, faire l'homme dans son plus simple appareil avant d'être de la nature morte ».

René Hervieu

(#) Fournié. « K2 figure » Verdun sur Garonne  
Espace culturel, 15 rue Clémence Isaure (Du 12  
Janvier au 3 Mars 2007)

# N° 97 (décembre 2008)

## Satire

Ça tire de partout  
ça tire dans les prisons, les métros, les ordures  
ça tire sur les chevaux, les matures, les voitures,  
aux points de capiton.

Ça tire de très loin  
ça tire des tromblons ou des kalachnikovs,  
sur les semelles de vent,  
les ocelles, l'ossature,  
et sur les osseles, dans les rues, sur les murs.

Ça tire de partout  
sur les crânes apeurés  
et dans les chevelures

A qui profite le crime, le festin, la brûlure ?

Ça tire !  
L'arme au poing, bien au point,  
vendue et revendue,  
passée de mains en mains,  
pour un sheet, pour un rien  
pour le meurtre d'Untel  
qui n'y était pour rien.

Ça tire pour un blouson, qu'il soit noir ou doré.  
Qu'importe la couleur, le cuir est perforé  
qui sait ? qui le saura ?  
Que savons-nous de ça qui tire dans le tas ?

Ça tire pour un massacre,  
pour un sac de Vuitton, ou celui d'une vieille  
revenant du marché.  
pour une passe facile avec une tournante, croisée  
près d'une cave.  
Ça tire pour un trou d'eau rêvé au bord d'un gave  
où l'or imaginé est transmuté en plomb.  
ça tire pour un arpent de glèbe ou de gazon.

Ça tire à l'aise.  
pour une bouffe, pour une baise,  
pour un baiser violé dans une party de rave  
ça tire sur des étoiles introuvables, éphémères,  
ou celles qui constellent à l'illustre bannière.  
Ça tire, à qui mieux- mieux,  
pour d'instables frontières,  
dans des cités maudites  
qui chancellent, qui balisent.  
Ça tire pour une santé soudain trop incomprise.  
Ça tire, obus portant, explosant dans la glaise  
Ça tire pour la fin d'une bouffée de braise,  
dont on meurt à vingt ans, sans espoir et sans père.

Ça tire pour un regard qu'on aura mal compris,  
pour un ticket de gare qu'on a, juste pas pris,  
ou le retard d'un train, à cause d'une grève  
et qui met en péril cette rencontre brève  
à laquelle on tenait, pourtant, depuis longtemps.  
Ça tire dans tous les coins, ça tire de tous les bords.

Quand viendra donc la fin du troc épouvantable,  
prolifique, des armes, vendues, dessous de tables,  
de cette escroquerie, cette trouble infamie,

que, sans aucun scandale, sans cesse, on manipule  
dans des salons  
de luxe, des hôtels d'apparat  
où l'on joue, comme aux dés, l'étendue des dégâts ?  
Champagne dans les coupes,  
rubis jusques aux ongles,  
ça joue de la gâchette, en lousdé, au ma-jong

Quand viendra donc la paix  
que tous, enfin, réclament  
mais qui ne surviendra,  
au bout d'autans d'alarmes,  
que si l'on abolit le commerce des armes.

Jamais, sans doute  
Ou bien, un jour, peut être...  
Serons nous encore là ?  
Moi, encore, je redoute  
l'heure brutale et sèche  
comme un cri, comme un glas, vers cinq heures,  
à l'aplomb du soleil finissant, où tombera  
le corps assassiné, désespéré, pantois,  
d'un poète, d'un homme,  
j'entends encore sa voix.  
Elle résonne en nous,  
Martin Luther, Che Guevara,  
ses frères, ses camarades.  
C'était cinq heures du soir,  
Féderico Garcia.

René Hervieu. Août 07

## Dépression

L'illustration et les extraits de J. A. Miller proposés par Rosendo Li posent forcément question. Car, même si on s'appelle Jacques Alain Miller, philosophe et psychanalyste respectable, (à ne pas confondre avec son frère Gérard, clown blanc et mondain de la psychanalyse parisienne et médiatisée qui fait son numéro chez Drucker, Ruquier ou ailleurs), gendre de Lacan et héritier patenté de l'œuvre du Maître, en particulier, l'école de «La Cause freudienne» (lieu éminent de la formation psychanalytique contemporaine), on ne peut pas balayer la dépression ou la réduire, à commencer par le «blues» ou la déprime mais surtout la dépression profonde, à une simple maladie de la vérité». Pour une raison essentielle : le malade dépressif est un être en souffrance.

Il suffit de poser la question à ceux qui ont vécu, ou traversé, ces épisodes douloureux de leurs vies. L'extrait de l'entretien avec J.A Miller « On déprime quand on est malade de la vérité... », formulation plus philosophique que clinique, n'est pas fausse : « Si on ne veut pas déprimer, il faut assumer sa vérité »... Certes, mais le problème tient justement au fait que, chez ce type de malade, c'est cette impossibilité ou incapacité à assumer la (ou sa) vérité qui fait, non seulement défaut, mais surtout malaise et souffrance. Et c'est là-dessus que butent, à la fois, les psychiatres (avec leur attirail «médicamenteur» qui ne résout rien) mais aussi les psychanalystes et les cliniciens, pour lesquels le travail sur la structuration profonde de la dépression, en tant que mal-être

## L'héritage

N'aurions nous pas d'autres choix que de laisser en héritage à notre descendance qu'une planète infestée, farcie, telle une dinde empoisonnée, de déchets radioactifs, ou d'une autre nature, bref, une orange bleue truffée d'immondices, pour permettre à nos chères têtes blondes de (re)construire un monde qui leur appartiendrait, qu'ils pourraient s'approprier, et qui serait vivable, transformable, certes, mais avec l'aide d'une science et d'une technologie maîtrisées, au service de l'Homme, et non l'inverse ? Viable, le monde où nous évoluons, mangeons, dormons, rêvons et faisons des rencontres, l'est encore... mais pour combien de temps ?

Le réchauffement climatique (que certains scientifiques, à tort ou à raison, prétendent cyclique), la mondialisation dont personne (sauf peut être l'ayatollah Attali) ne sait le devenir, la montée en puissance de la violence (en particulier chez les jeunes, mais pas seulement), la perte des valeurs, disons humanistes, pour faire court et large, l'imbroglio politique, à l'échelle nationale, européenne et surtout mondiale, où personne ne sait plus qui manipule qui sur le Grand Echiquier, le Roi ou le Fou, la Reine ou la Tour, ou encore le Cavalier outsider. Cela va du comportement effréné, agité du bocal médiatique, de notre étrangeté moderne et néanmoins vénéré (en tous cas démocratiquement élu) président jusqu'aux incompréhensibles prises de position de certains leaders révolutionnaires latino-américains, comme Hugo Chavez, disciple de Castro,

s'il en est, organisant un référendum destiné à instaurer, à la cubaine, une improbable (ou en tous cas peu démocratique) dynastie. Tous ces éléments (entre autres) contribuent à nous faire tourner la tête, comme dans le manège d'Edith Piaf, et singulièrement, si l'on me permet cet écart de langage, mais je ne fais que citer Audiard, « à nous les brouter menu ».

En tout état de cause (fut-ce celle du peuple !), si nous ne savons plus nous, les quadras, les quinquas et tutti quanti, nous situer dans l'espace et dans le temps, et donc dans des perspectives politiques claires, comment notre chère descendance, cheveux longs, idées courtes ou coiffés iroquois, qui dort jusqu'à midi et vit chez ses parents, s'y retrouve ? Je sais, on nous dit que, là aussi, il s'agit d'une période transitoire, une sorte d'ère glaciaire de la pensée et de la conscience politique. Cependant, si on tend à nous faire croire que nous vivons désormais dans une société sans classe, qui pourrait prétendre qu'elle est également sans histoire ? Or, l'Histoire, beaucoup de jeunes, (pas tous quand même, mais ils sont nombreux, « surtout certains »), s'en tapent le cul, s'assoient dessus et, au mieux, l'ignorent (que ce soit celle qui bégaie ou ne se répète pas).

Bref, dirai-je, quitte, moi aussi, à me répéter : « Où est-il l'été ? », comme le chantait Bobby Lapointe. C'est clair, l'été, l'âge des Lumières, se sont assombris, l'intelligence s'enfuit... (ou s'exporte, comme vous voulez) sous des nuages ou des amas tchemobyliens de déchets « décomplexés Plus », invisible ciel ou sial d'épaves mortifères de cette terre pourtant riche de tant d'autres possibles, sur

laquelle, on peut le craindre, ne pousseront plus  
bientôt que roses noires ou orchidées endeuillées,  
aux senteurs mortelles, nouvelles Fleurs du mal...  
Baudelaire, ayez de nous mercy.

René Hervieu

(\*) Lino Ventura, in « Les Tontons flingueurs ».  
Réal : Georges Lautner. 1963

Dessin réalisé à la plume par Rosendo Li, Janvier  
2008



# N° 98 (mars 2008)

## Mai 68

C'était dans ces années-lumières  
Où Malraux faisait la prière  
Au milieu d'la place de l'Etoile  
Pour rassurer le Général

C'était dans ces années bénies  
Où, pour tromper ses insomnies,  
Jean Edern jouait dans son lit  
Révolution / Monopoly

Mai 68

T'as pris quarante piges, moi aussi  
Certains disent qu'on n'a pas vieilli

C'était dans ces années que j'aime  
Où les ouvriers d'Ia SAVIEM  
Allumaient de grands feux de camp  
La nuit, dans les faubourgs de Caen

C'était dans ces années faciles  
Où je fuyais d'avant les Mobiles  
Depuis, j'ai appris à m'y faire  
J'ai un faible pour ceux de Calder

Mai 68

T'as pris des cernes sous les yeux  
Mais ils sont toujours aussi bleus

C'était dans ces années friponnes  
Où, dans la cour de la Sorbonne,  
Victor Hugo portait, peïnard,  
L'écharpe rouge des Communistes

C'était dans ces années surprise  
L'espoir au printemps des cerises  
Où, aux séminaires de Lacan,  
On entendait chanter Clément

Mai 68  
T'as pris du blues dans les mirettes  
Mais gardé le sens de la fête

C'était dans ces années divines  
Où on parlait dans les usines  
Et dans les universités  
De justice et de liberté

C'était dans ces années d'errance  
Où il faisait bon vivre en France  
La plage était sous les pavés  
J'retrouve du sable dans mes souliers

Mai 68  
T'as quarante piges bien sonnées  
Certains disent qu'on n'a pas changé

C'était dans ces années zénith  
Où, avec l'ami Cohn Bendit  
On formait, par mille et par cent,  
Un groupuscule de juifs allemands

C'était dans ces années perdues  
Le temps est passé par dessus  
Mais faut pas les mettre au musée  
Ni faire une croix sur Ovemey

Mai 68  
Tu êux souffler toutes tes bougies  
J'te fais cadeau d'ma nostalgie

Mai 68  
Ne t'arrête pas en si bon ch'min  
Y aura d'autres printemps demain

René Hervieu

Accords basiques :  
Do/ sol7/do/mi/ sol7/mo/la/min  
/do/do7/fa/do/sol7/mi/la/min

# N° 104 (avril 2009)

## Sefero, ce soldat...

à Boris Vian

Un beau jour..., non, un jour, Antoine Séféro reçut cette terrible lettre, ce document personnel, strictement et sèchement administratif, dûment affranchi au tarif en vigueur à l'époque. Il était convoqué, ou plus exactement requis pour partir à la guerre... j'ai oublié laquelle ..., celle de quatorze-dix huit ou celle de quarante, ou pour une intervention en Afghanistan..., mais, au fond, peu importe, elles se ressemblent toutes, peu ou prou. Les guerres, comme dit ma fille de dix ans, même si son frère, âgé d'à peine deux ans de plus, n'est pas d'accord, «les guerres, c'est rien que des conneries». En tous cas, c'est pour une de ces genres de conneries qui, soit dit en passant par la Lorraine ou la ligne Maginot, peut faire un max de dégâts... Humains..., surtout humains! Les autres, dégâts, sont souvent, le temps passant, remboursés par de grandes compagnies d'assurances, avec pertes, certes, mais aussi avec de gros profits.

Antoine n'était ni trop enclin, ni très aguerri au port et à l'usage des armes. En outre, il avait déjà lu avec intérêt «Le pèlerinage aux sources» de Lanza del Vasto et même côtoyé des gens et des associations pacifistes. Bien sûr, comme tous les jeunes de son âge, il avait brièvement approché la panoplie du petit arsenal militaire, durant quelques journées où il avait tenté de simuler une folie ordinaire dont les

médecins du centre de recrutement de Rueil-Malmaison n'avaient pas été dupes; avec la meilleure volonté du monde, avaient-ils déclaré, car ces braves toubibs, au service de la Grande Muette, étaient, de notoriété publique, des humanistes, quoi que bourgeois bon teint et de bonne figure, certains menant grande vie dans des villas cossues, au fond de parcs joliment arborés, entourés de pelouses vertes et soignées comme des jardins anglais. Realy british et très « class » : golf et tennis à proximité.

Faut d'tout pour faire un monde, pas vrai ma p'tite dame ?! Mais, ça dépend de quel monde, pensait l'Antoine, intérieurement.

Bref, notre peu fier A. Séféro avait accompli ses «3 jours», ramenés, à cette époque de laquelle je vous cause, à une journée et demie, portion congrue pour quelques fachos qui ne rêvaient que d'en découdre, au F.M bien huilé, dentelle de Cholet destinée aux fellaghas bougnoules, prétendant libérer l'Algérie française avec du matos made in URSS, par quelques futurs Ben Loden, arborant de maigres bannières en loques aux couleurs rouges et vertes affublées d'un sordide croissant rouge cousu, de bric et de broc, au beau milieu. Réseaux de pacotilles, petite racaille-fellouze dont on ne ferait qu'une bouchée en deux temps, trois mouvements, vite fait, bien fait, livrable sous quinzaine au peuple hexagonal en liesse et en liasses ultra-gaulliennes, tendance putschiste, conduite par de glorieux généraux couverts de médailles, et fraîchement rapatriés de Dien Bien Fou. Ces «3 jours», donc, n' étaient plus, désormais qu'une simple formalité, une pêche aux E.O.R, consistant tout bonnement à évaluer un QI incertain

(un peu sur le modèle américain) et surtout l'appétence à servir la nation française, bien alignée... j'veux voir qu'une tête, et faire le tri entre ceux qui étaient reconnus dignes et aptes à rejoindre la troupe (le troupeau de Panurge ?) et les autres, c'est à dire : les réfractaires, les libres penseurs, les trotskistes, les libertaires et les anars, sans oublier les fous toutes catégories, les pédés, les dégénérés, plus les énurétiques et ceux qui chiaient dans leur froc rien qu'à l'idée de devoir revêtir un uniforme ou porter un barda et crapahuter à des heures pas possibles... Enfin tous ceux qui ne se sentaient pas d'humeur à marcher au pas cadencé, porter un F.M dernier modèle breveté G.D.G, ou dire, sans réfléchir : « A vos ordres, mon adjudant à un gradé subalterne qui, en règle quasi-générale, disposait d'un QI nettement inférieur à la moyenne des recrues mais qu'il était de bon ton de respecter si on voulait raisonnablement éviter la rituelle et éducative corvée de chiottes ou le mitard... Reconnaissons que ça fait déjà du monde...! En quelque sorte, Antoine était fort désappointé à la réception de cette convocation à entête de la Défense Nationale. Du coup, A. Séféro se sentait totalement désarmé et démuné... Du coup !... Comment répondre à ça pour ne pas partir là où on voulait l'expédier, d'autorité et d'office, contre son gré ? « Antoine, tu mourras pour la patrie... ou tu ne mourras pas ? » Tel était son dilemme, à la lecture de la très officielle missive.

« Merde ! » se dit Antoine, dans son fors intérieur dont il ignorait le fond, c'est une vacherie, ce truc là, ou alors une bombe anti personnelle ! Antoine ne connaissait pas grand chose à la stratégie politique et

n'était guère féru des techniques et des manipulations d'armes, évidemment. De plus, idéologiquement, il se sentait plutôt libertaire qu'autre chose. Cogitations et tempête sous un crâne hugolien. Bon, y a bien Guernesey..., ou les grenad... ah non, pas les grenades ! d'ailleurs, à cette heure-ci, les grenades dînent... ou dansent ! Foutons-leur la paix. On peut s'éclater autrement !

Mais je délire, là...! Alors que, si on voulait voir les choses en face, c'était clair : il était rappelé. Ainsi aurait pu s'achever la sinistre épopée d'Antoine Séféro, ce soldat, victime de l'état guerrier et conquérant. Heureusement, il se souvint de ses lectures de jeunesse, de Boris et de Lanza Del Vasto et devint déserteur. Et c'est pour ça qu'il est toujours vivant. C'est aujourd'hui un sombre héros oulipien de la Marseillaise. Sur les réseaux tchateux intemautiques, vous tomberez peut-être sur lui. On le reconnaît facilement au pseudo qu'il s'est choisi : Vernon Sullivan... ou SurvivanT, ça dépend des jours. Parlez avec lui. C'est un type bien, un vieil ami à moi. Il vous racontera son histoire.

René HERVIEU

# N° 105 (juin 2009)

## Sur la place

On entend dire, ici ou là, qu'il n'existe pas, à Montauban, de «centre ville», ce qui n'est pas tout à fait faux. En réalité, il en existe plusieurs (mais ce n'est donc plus un Centre), présentant des aspects et une fréquentation de publics très différents.

Citons en trois, ... au hasard. Le premier se situe au rond-point de la Préfecture, non loin des Allées Mortariou et de la nouvelle place du marché, autrefois nommée «le Plateau». Ce rond, doté d'une rafraîchissante fontaine et de superbes bouquets de jets d'eaux, est aussi bien entouré de divers instituts et écoles privées, de plusieurs brasseries et cafés B.C.B.G ; cet endroit est donc naturellement le lieu de prédilection de l'intelligencia locale, surtout depuis la reconversion d'une brasserie/PMU fort prisée (comme l'était le bazar Montaud) par une clientèle plus populaire et colorée d'une mixité sociale de bon aloi. En vis-à-vis de la Préfecture, cela, sans doute, détonnait un peu et l'affaire a été rachetée par une chaîne de renom, en faisant un pub plus branché à l'enseigne anglo-saxonne...Plus « in », may be, et moins « inch allah »... !

A l'autre bout des Allées, côté parking du nouveau marché, autre rond, autres jets d'eaux qui font des ronds dans l'eau recyclée du bassin ; paradoxalement (ou logiquement), c'est aussi le nouveau point de rassemblement de manifestations, quand les Montalbanais descendent dans la rue, et que diverses

associations, comme RESF ou France-Palestine, entre autres groupes politiques et/ou humanitaires, généralement contestataires ont converti en une sorte d'agora, lorsqu'il s'agit d'user publiquement du très légitime droit d'expression. Ceci vient remettre là une once de cohérence, de cohésion sociale, et tout le sens manifeste qu'il avait lorsque ces regroupements avaient lieu Place des Martyrs (où figure la stèle qui les commémore et qui avait donné le nom à cet endroit central). Cette place pourrait être rebaptisée « Place des Disparus » ou « Impasse des Oubliés », puisque, par les temps qui courent, les martyrs ne font plus guère recette, sauf dans quelques contrées lointaines où on aurait tendance à les instrumentaliser, à plus ou moins bon escient... Vous me suivez ?

Le second « centre », c'est la nouvelle et longue place dallée, où, certes, commençaient à rouiller les « Parapluies » du marché Ligou (ex place Prax Paris). Cette installation d'espace urbain, comme disent les architectes et paysagistes, ne manque pas d'inventivité novatrice, reconnaissons-le. Le projet, probablement conçu aux temps, désormais lointains, d'une municipalité de gauche, a été mis en œuvre par l'actuel Conseil municipal, sous l'égide de Mme Barrèges. C'est un choix d'aménagement urbain que l'on peut contester ou apprécier, mais qui apparaît surtout comme un reflet, un effet de miroir de la personnalité de Mme le Maire. Design, résolument moderniste, évoquant un peu l'allure paranoïde et montpelliéraine des agoras de Mr Frèche, mais hélas, dépourvu, pour l'instant, de toute frondaison et de toute verdure, ce qui en fait un lieu abstrait, sec et

dépouillé. Bref, un endroit où l'on hésite à s'asseoir sur un banc, seul ou en groupe (les caméras, peut être, ne sont pas loin !?) ; en tous cas, pas un lieu qui incite vraiment aux palabres et au lien social. Un lieu où l'humain n'est pas de rigueur, privilégiant une esthétique post-moderne, froide et déjà dépassée, même s'il existe, sur le plan pratique, deux étages de parking underground.

En tout état de cause, ces installations ne me semblent pas, actuellement, constituer, sur le plan de l'organisation sociale et relationnel de la cité, un réel lieu de vie..., à moins que l'on ne tente, là, consciemment ou non , mais en tous cas politiquement, de faire de nous, simples piétons citoyens, des mutants, donc, en quelque sorte, une espèce en voie de disparition, observée et étudiée. Relisons peut être à ce sujet G. ORWELL, 1984 ; Editions de Poche. Car on n'échappe pas à l'œil tournoyant des caméras qui scrutent vos moindres faits et gestes... Et souriez... : vous êtes filmés !!

Le troisième « centre », c'est la Place Nationale. Dépourvue, elle aussi de toute présence végétale et aquatique, je veux dire : sans fontaine ni ombre autre que celle des Couverts. Là, une vraie vie montalbanaise conviviale prend forme, grâce, en particulier aux associations de commerçants, et singulièrement des libraires, mais aussi d'autres initiatives individuelles et interactives qu'il faut saluer ici. Faut-il y voir une forme d'instinct collectif de survie pour réinsérer de l'humain dans le cœur de la ville, et lui donner ainsi une nouvelle pulsation, un sang neuf ? Je ne sais pas. Mais force est de constater

que des esprits tenaces recréent là un pôle d'attraction qui répond à la demande des habitants.

Un jour viendra, peut être, où les montalbanais trouveront « leur place », une place où ils pourraient faire cause commune et montrer sans complexe leurs différences, leur diversité, et, pourquoi pas ?, leur nouvelle identité. Sans équivoque et en toute liberté... Un enfant, une fois, sur cette place, m'a soufflé à l'oreille : « La Place nationale, on pourrait l'appeler Place des Citoyens..., il y a bien la Maison du Peuple ! ». Voilà une réflexion d'enfant qui dégage bien autour des oreilles et résonne dedans, non ?

Ce sont les mots d'un autre enfant, Jean Ferrat, interprète d'Aragon, qui a bien vieilli, certes, mais ces mots-là, en flânant sur la place, me sont revenus à l'esprit :

« Un jour, pourtant, un jour viendra, couleur d'orange

Un jour de palme, un jour de feuillages au front... »

René Hervieu Juillet 2009

## LES MOTS DES DISPARUS

Chuchotants, presque inaudibles, imprévus, imprévisibles, mais sur-voyants, surveillants de nos vies passagères, les mots de nos amis et de nos improbables amoureuses, égarés dans les champs magnétiques et lointains des limbes essentielles, errent dans les ruelles.

Parfois, lorsque la nuit s'en vient, noire, ou illuminée d'un étrange halo lunaire, ils nous reviennent en songe. A la fois ... cris et chuchotements... Piailllements de chants d'oiseaux... Curieux mélange envahissant qui bourdonne à nos oreilles et nous guide, à tâtons. Dans la nuit. Nous n'en percevons, bien souvent que des fragments, comme des éclats de météorites.

Imprévus et imprévisibles, ils éjectent leur semence stellaire le long de nos chemins incertains, aux carrefours de nos vies lourdes d'histoires et qui, bon gré, mal gré, nous constituent.

Imprévisibles, imprévus, mais pourtant bien présents, les mots de ces passants inoubliables, de ces passantes qui nous ont aimés, que nous avons chéris, parfois même sans le savoir.

Imprévisiblement..., inévitablement..., comme la vie qui va.

René Hervieu, avril 09

## N° 106 (septembre 2009)

*Avec ce dernier numéro, le bouquet final de René avec même la reparation d'un poème de 2005 !*

### **Armes au poing**

Les dramatiques événements récents, c'est à dire la fusillade meurtrière d'un psychiatre-formateur de GI'S en partance pour l'Irak, témoignent une fois de plus de la violence actuelle dans une Amérique d'aujourd'hui qui n'en n'est pas à ses premiers coups de feu .

Les plus anciens doivent remonter à la colonisation avec l'extermination des Indiens, autrement dit des autochtones, faisant philosophie, avec un art subtil (quoi que classé primitif) du rapport de l'Homme avec la Nature et d'un savoir-vivre sur cette terre. Dès 1862, le général Lee, menait, au sud, la guerre de Sécession. Les Indiens, coureurs infatigables et chasseurs des grandes prairies généraient, au rythme des lunaisons, un grand peuple, foncièrement pacifiste, bâtisseur de totems et de tepees, nomades ou sédentaires, selon les tribus.

Insupportable pour des Blancs venus d'outre-atlantique et fiers de leurs coutumes anglo-saxonnes et de leur impérialisme guerrier. Le général Custer tentera de mettre fin à cette culture indienne, lors de la bataille de Little Big Horn, en juin 1876, face à l'héroïque résistance, menée par Sitting Bull, d'une coalition de Sioux et de Cheyennes. Ce fut un échec pour Custer et l'escadron du 7ème régiment de

cavalerie et l'une des rares victoires des Indiens contre l'envahisseur. La revanche vint 14 ans plus tard, à Wounded Knee (Sud Dakota) où ce même régiment, reconstitué, massacra à la mitrailleuse Hotchkiss plus de trois cent sioux désarmés et à bout de forces. Ce fait d'armes, le 29 décembre 1890, marque la fin des guerres indiennes. Résultat des courses : massacres multiples et massifs à la Winchester au nom d'une religion évangélicisatrice de façade. S'ensuivra une prolifération de saloons endiablés, où l'on troussait la gueuse à tour de bras, avant d'enfourcher d'autres montures, quadrupèdes et fougueuses, dans des Longchamp traversés de canyons impressionnants de beauté et d'horizons sans fin. Je sais : ça fait un peu cliché « Métro Goldwin Meyer », mais comme dit mon amie, Petite Plume Bleue : « Y a pas de fumée sans feu » ».

La longue Winchester s'est transformée, au fil des ans, en colt, puis en de nombreux formats, multiples et variés, du 6,35 au plus sophistiqué fusil à lunette, et mis, selon les lois fédérales, à la portée de toutes les bourses, fussent-elles mineures... « Même chez les étudiants, ma mère, même chez les étudiants » (air connu, foi de carabine)

Avant d'énumérer quelques autres exemples fumants, revenons au dernier en date, celui de ces coups de poudre et de fou : un psychiatre, formateur de G'I'S en partance pour l'Irak ou l'Afghanistan, là-bas, far from L.A. coup de poker magique, malgré le dénuement, l'endettement et la misère sociale de bon nombre de citoyens amerloques, pète les plombs et se fait un carton d'une trentaine de cibles, sans coup férir, tous bons pour la morgue, après la traversée

cosmique de la bannière étoilée. Et vlan, envoyez l'hymne national, les grandes orgues et les grandes pompes... funèbres !! . Ces trente braves new cow-boys ne connaîtront pas la mort dans ces territoires lointains mais sur la terre patrie où trône, paradoxalement, la statue de la Liberté...Un oiseau de mort en moins à affréter, sans compter l'économie de trente parachutes. « Faut vous dire, monsieur, que chez ces gens on compte...! »

Toujours ça que ces salauds d'orientaux n'auront pas ! Héros morts sans combattre, grâce à la nouvelle psycho-thanato-thérapie yankee...Radicale ! Leurs veuves pourront pleurer leurs chers disparus, dans les grands cimetières sous la lune, allongés aux côtés de leurs frères, morts au Vietnam ou en terre afghane.

Le plus grave n'est-il pas que, au delà de ce massacre, largement médiatisé par C.N.N ou d'autres chaînes nord-américaines, n'ait été posée la question du port d'armes sur ce continent ? Personne ne semble même en avoir évoqué l'idée. Alors que, il y a peu de temps, de jeunes lycéens tombaient sous les balles assassines d'un des leurs, devenu fou, et tirant, à l'aveuglette sur tout ce qui bougeait et vivait. Alors, chapeau, inclinons nous devant cette Amérique qui autorise, au nom du Droit et de la Liberté, l'achat et le port (bisness or not bisness !) de ces instruments de mort, à bout portant ou long distance, voire de destruction massive au niveau national, et d'en vendre, à profusion et avec profit.

Camarades, leur pardonnerons-nous ?... Non, car certains, beaucoup d'entre eux, savent... U.S.A : Union Sacrée de l'Armement...? Sans doute. Mais

chacun sait que dans beaucoup d'autres états, des pieuvres multinationales tirent plus discrètement profit de cet inacceptable commerce. Diabolique échiquier où les rois et les fous se déplacent, stratégiquement, de case en case. Echec et mat ! Mille vies en moins. Pour des poignées de dollars de plus.

Comme les mines anti-personnelles, l'arme au poing, ce n'est pas seulement la peine de mort condamnant des individus, pas seulement la folie meurtrière, la tuerie, c'est aussi l'abolition du dialogue, le garrot de la parole, autrement dit l'étouffement de tous les modes d'expression, un bâillon supplémentaire sur le visage la Liberté.

René Hervieu

## **Chronique d'une mort annoncée**

Est-ce un échec ? Ou, plus simplement, l'ébauche d'une mort annoncée ? En tout état de cause, le journal « Point gauche » va vivre ses derniers instants. Inéluctablement. Encore quelques pages, quelques lignes, quelques dessins, quelques articles, quelques poèmes...et la clé sera sous la porte, à quelques portées de main pour qui saurait ou voudrait s'en saisir. Mais, méfiance ! Des plumes mal intentionnées pourraient détourner insidieusement ce label. Alors, lecteurs assidus, prenez garde aux imitations. Le numéro 106 sera le dernier, et PG tirera sa révérence et quittera la scène de la presse écrite, après une longue histoire d'écritures et d'aventures, où le lien à l'autre, aux autres, aura joué un rôle central.

Ce journal de libre(s) opinion(s), initié et créé par J.P Damaggio, qu'il faut saluer ici, et quelques autres, il y a plusieurs années, comme un pari, un défi jeté par des passionnés de journalisme militant a eu, avait, cette singularité, un peu folle peut être, de vouloir être un outil de rassemblement des mouvances de gauche, dans leurs différences mais aussi dans une certaine communauté d'idées.

Jean- Paul ayant décidé de quitter le navire, il y a près de 4 ans, pour, tel un « capitaine courageux », en affréter d'autres, comme « La Brochure », la relève à la barre a été difficile ; Jacky Lagrois a eu l'audace et le courage de prendre la lieutenance afin que ce périodique perdure, dans le respect, je le pense, de l'esprit de son initiateur. Après avoir maintenu le cap plusieurs années, l'équipage

réactionnel, au fil des mois, subissant la tourmente, s'est amenuisée puis réduite à quelques marins téméraires (un genre de groupuscule) pour porter à bout de bras ce pari, d'autant plus attachant qu'il était audacieux.

Se sont croisés là, bon an, mal an, des militants écologistes ou anarchistes, des fondus d'Amérique latine en quête d'eldorados, des dessinateurs ou créateurs de talent comme Rosendo Li, Stomp ou Jean Brun, des militants sociaux-démocrates lucides (si, si, ça existe !) et même des « qu'on dit poètes », non pas maudits, mais inspirés ou désespérés par la douleur du monde où nous vivons, comme Marie-José Collet, Bruno Debouard ou moi-même, dans les pas des plus grands comme Lorca, Neruda, Abdelatif Laabi ou Octavio Paz. C'est dire la diversité qui aurait pu faire de « Point Gauche » un journal-creuset, rassemblant pensées, réflexions, analyses et expressions multiples. Peut-être trop (ou insuffisamment ?) diverses au regard de certains lecteurs qui, visiblement, ne s'y sont pas retrouvés... et se sont éloignés de cette publication.

La faute à qui ? A l'équipe de rédaction, sans doute, s'il y avait une faute à chercher quelque part... Mais c'est aussi cette défection des lecteurs-abonnés qui, pour une bonne part, rend impossible la parution ultérieure (telle quelle, en tous cas) du journal. Je suis certain que beaucoup (abonnés ou non) regretteront cette disparition ou ressentiront (comme nous-mêmes) une sorte d'amertume. Amadou Hampaté Ba écrivait : « Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît ». De même, un journal qui meurt, si modeste soit-il, c'est

un peu comme une école qui ferme. Il y a peu de chances que l'on voie, un jour, ses pages ou ses portes rouvrir. « Point gauche » va donc disparaître du P.I.R (Paysage Interactif Régional). Certains le déploreront, d'autres s'en réjouiront peut être. Qu'importe ! Such is life !

Ne tombons pas dans les excès de nostalgie, mais, quand même, comme le chantait Graeme Allwright « Dommage ! ». Au théâtre, à la fin du spectacle, le rideau tombe... Alors, voilà. Après cet ultime numéro, et au regret de lecteurs et amis fidèles, à la dernière page du 106ème numéro, « Point gauche » (s')écriera : Rideau !

A moins que ..., si persistent encore quelques braises, le journal ne reprenne un troisième souffle ; mais deux conditions sont, à mon sens, incontournables : élargissement de l'équipe rédactionnelle et augmentation significative des abonnements...

Sur ce, salam aleikum, shalom aleikhem, ... y hasta huego !

René Hervieu

## En cours de route

Quand l'eau en aura fini  
avec son travail de titan sur la roche  
Quand la mer aura renoncé  
à son inlassable ouvrage d'invasion  
sur la terre nourricière  
Quand les lacs auront vue  
sur l'ultime rideau de scène  
des montagnes sempiternelles

J'accepterai de m'asseoir  
sur quelque pierre ronde et rugueuse  
attiédie à force d'insomnies  
sous les nuits de pleine lune

Quand les fruits gorgés comme des outres  
pleines des ondées incessantes et têtues  
dont les saisons fluviales  
abreuvent les sols asséchés  
en seront au terme de leur chute inquiétante  
Quand l'ours, le grizzli,  
le cerf, le renne, l'orégon, le wapiti,  
seront las de leurs pas alourdis  
maintes fois fichés dans l'humus ou la glèbe

Je viendrai m'asseoir à nouveau  
à la table de palabre  
sous l'arbre millénaire  
aux cimes touchant le ciel  
où l'Ankou mène la danse macabre  
et dispose le festin funèbre  
où nos os polissés et entachés de rouille

seront alignés  
comme autant de couverts  
pour le dernier banquet

Quand la lampe  
où suinte la substance ténue  
le suif de tes larmes  
éteindra ses flamèches  
lugubres luminaires  
au pied des grottes inhabitables  
orifices entrouverts sur les fonds ténébreux

René Hervieu

## Réels les mots

Sous l'email des mots choisis  
les mailles des maux du monde.  
Elargir ces mailles  
pour entrevoir  
et risquer le quotidien.  
Intuition du réel,  
s'enraciner dans l'évidence  
et déchiffrer le parcours fibreux du bois.  
Effleurement digital  
pour devancer la lame du rabot dans le sens de la  
sève.  
Des mots debout,  
des mots ampoulés aux paumes,  
aux yeux rougis de l'éclat des pierres de midi,  
des mots terribles,  
tendus et ouverts comme la vie,  
des mots ressemelés,  
des mots à partager.  
Je chercherai  
avec des ruses animales  
la place qu'on me laissera  
pour partager sans retenue  
la parole et le sang

En attendant  
que viennent ces lunaisons diaphanes  
où tu seras une ombre  
et moi un spectre exsangue  
aux yeux troués  
En attendant je marche  
et l'eau argentée et vivace

bien plus que mes cheveux  
lèche le creuset de mes mains  
quand j'ai soif  
ou ruisselle sur la boule osseuse de mon crâne  
amoindri  
quand la boue en lambeaux a recouvert ma peau

Je suis debout  
et ma voix reste traversière  
face au ciel  
où des loups noir  
poursuivent des troupeaux de nuages  
et crépitent  
cherchant d'improbables habits d'homme

Je me dresse  
et me hisse  
au-dessus des marais, des forêts sumériennes  
jalouses de leurs immortelles frondaisons

Je marche  
Et toi, mon amour, mon fils, mon camarade  
face au vent arrogant qui nous érode  
tu marques  
sur la roche intraitable  
les signes étranges  
qui ont préludé  
à notre imprévisible rencontre

René Hervieu

Ce poème étant suivi d'un texte de Bruno de Broüard  
nous le reprenons ici.

## **Impatience**

Ne lapidons pas les silences entre nos mots,  
Ces espaces de pleine lumière,  
Laissons s'y engouffrer les respirations du monde,  
Celles de nos semblables.

Le faucon sait la patience d'avant le jaillissement.

Bruno de Boüard

**Tentative de vol** de René Hervieu se retrouve dans ce numéro après avoir été publié dans le **N° 79 (mars 2005)**.

## **Jean Ferrat par René Hervieu**

### **17 Mars 2010**

Ayant reçu ces jours derniers vos infos diverses sur Jean Ferrat et sa disparition, douloureuse pour nous tous qui avons été, et sommes encore, ses lointains amis, camarades ou simplement admirateurs de son œuvre et des idées qu'il incarnait et que nous partageons de longue date, je me permets de vous envoyer un texte écrit en décembre 2009, un peu en pensant à lui que je savais déjà malade et que je lui dédie, en forme d'hommage

### **Le chant des roses**

(à Jean Ferrat)

Il app'lait ça « le chant des roses »  
Ces coups de poings ; quand on est seul  
Faut les encaisser, et c'est tout.  
C'était des morsures de loups,  
Un soir, à Paris, sur un pont,  
Je ne me souviens plus du nom,  
Mais c'était une ratonnade.  
Faut pas en parler, c'est pas bien,  
Ça éclabousse le nom des siens,  
Ceux que l'on nomme : citoyens,  
Flics ou voyous, c'est tout pareil

Je ne suis pas de cette harde.

C'était à Paris, aux temps lourds,  
Du Luxembourg jusqu'à la Seine.  
Paris, Paris, ô mon amour,  
Quelle tragique mise en scène !

Nous étions là, quelques témoins,  
Sans pouvoir y faire grand'chose  
Pour éviter ces ecchymoses  
Mais le sang nous serrait les poings.  
Quand on l'a jeté dans la Seine  
Ce ne fut plus qu'un paquet gris  
Avant sa chute, il a souri,  
Et siffloté le chant des roses.

Corps dérivant, inanimé,  
Comme un paquet de linge sale  
Dans le flot de la capitale,  
Sic fluctuat nec mergitur,  
L'homme passait entre les tours,  
Saint-Jacques, Saint-Denis, Notre-Dame,  
Et nous cherchions, les yeux perdus,  
L'ombre de ce frère abattu  
Pour son allure musulmane.

Il faisait partie du panier  
Honte à ceux qui l'ont déversé  
Après force coups de tatanes.  
L'histoire, peut être, un jour, dira  
Ce que ces « bicots » faisaient là  
Dans les remous noirs de la nuit.

Oui, honte à ceux qui ont commis  
Ce massacre au cœur de Paris  
Tant pis si je suis subversif  
Flics ou voyous, c'est tout kif-kif.  
Je ne suis pas de cette harde.

René Hervieu, déc. 09